

Amélie NOUVELLON
Magistère troisième année

Mémoire de recherche

L'INFLUENCE DE LA FORME URBAINE SUR LA CULTURE ET LA CONSCIENCE DES CITOYENS

*La lisibilité de l'espace public joue-t-elle un rôle
pour son appropriation ?*

Le cas de trois places d'Orléans



Centre d'Etudes Supérieures d'Aménagement

Année 2001 / 2002
tuteur : Philippe MATHIS

UNIV. TOURS EPU DA CESA



D 251 002046 6

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier l'ensemble des personnes qui m'ont permis d'effectuer ce mémoire de recherche :

***Philippe MATHIS, professeur au CESA, université de Tours.
Les personnes interrogées pour leur disponibilité.***

SOMMAIRE

INTRODUCTION	4
--------------	---

Première partie : LA FORME URBAINE ET LES CITOYENS	7
--	---

A. La forme urbaine ou la ville physique	7
---	----------

B. Le cas des espaces publics	10
--------------------------------------	-----------

1. Essai de définition	10
------------------------	----

a. Définition juridique, dimension spatiale	11
---	----

b. Dimension politique et influence de la philosophie de la communication	11
---	----

c. Dimension urbanistique	12
---------------------------	----

d. Dimension sociale	12
----------------------	----

e. Dimensions sémiologique et émotionnelle	13
--	----

2. Evolution de l'espace public de l'Antiquité à nos jours	14
--	----

a. la ville héritée	14
---------------------	----

b. la ville moderne	16
---------------------	----

3. La particularité des places	17
--------------------------------	----

4. Théories modernes de l'espace public	18
---	----

C. La lisibilité de l'espace public et de la place	20
---	-----------

1. Réflexions autour de l'image de la cité de K. LYNCH	21
--	----

2. Qualités intrinsèques de l'espace public	22
---	----

a. Critères d'analyse	22
-----------------------	----

b. la théorie de S. KAPLAN sur la notion de paysage satisfaisant	24
--	----

Fiche synthèse de la première partie	27
--------------------------------------	----

Deuxième partie : LES CITOYENS ET LA FORME URBAINE	28
--	----

A. Cultures urbaine et urbanistique de la ville et des espaces publics	29
---	-----------

1. « la multi-spatialité » de la citoyenneté moderne	29
--	----

a. le citoyen mobile	29
----------------------	----

b. le citoyen consommateur d'espace et de lieux	29
---	----

c. Une citoyenneté temporelle et de moins en moins spatiale	30
---	----

2. Une faible culture urbanistique de la ville	33
--	----

B. La lecture de l'espace public et de la place	34
--	-----------

1. De la perception psycho-sociologique ...	34
---	----

a. La perception	35
------------------	----

b. Sensations, sentiments, sensibilité	35
c. Le jugement esthétique	36
2. ... à l'imagibilité	37
a. Archétypes, préjugés	38
b. Psycho-sociologie de la forme	38
c. Mémoire collective, culture des lieux	39
d. Fonctionnalité désirée ou à retirer de l'espace public	40
C. L'appropriation des espaces publics et de la place	43
1. L'appropriation mentale	45
2. L'appropriation physique	45
a. « le marquage du territoire » (J. F. AUGOYARD)	45
b. « les événements différenciateurs » (J. F. AUGOYARD)	46
c. « la déréalisation des lieux » J. F. AUGOYARD	47
Fiche synthèse deuxième partie	50
Troisième partie : Etude de cas sur trois places d'Orléans	51
A. Présentation des places	51
1. Leur localisation	51
a. La place de Gaulle	54
b. La place du Martroi	59
b. La place du Martroi	60
c. La place d'Arc	66
2. la méthode du questionnaire	71
a. Choix des questions	71
b. le choix du public	75
B. Les résultats de l'enquête	75
1. Les conditions de réalisation	75
2. Analyses et interprétations du questionnaire	76
3. De notre point de vue d'urbaniste ...	80
Fiche synthèse troisième partie	84
CONCLUSION GENERALE	85
BIBLIOGRAPHIE	90

INTRODUCTION

Actuellement nous assistons à une urbanisation croissante. La plupart des individus vivent en ville par nécessité, pour travailler ou pour satisfaire leurs besoins de loisirs, d'activités, de services. Dans ce contexte, il paraît important pour les aménageurs et les élus qu'ils offrent un environnement urbain agréable à vivre et fonctionnel. Dès lors, des choix d'aménagement et de forme urbaine sont mis en place pour développer et organiser la ville.

Les spécialistes de la ville doivent prendre en compte les **changements des modes de vie citadins** qui se basent sur une consommation de l'espace, une mobilité accrue et la multispatialité. Le citoyen (*Citadin libre de ses actes, de ses pensées. Personne qui vit dans un pays démocratique et qui est égale en droits à son voisin*) use l'espace en fonction de ses besoins et ne se cantonne plus à un territoire donné mais à plusieurs.

Comment va t-il alors se servir de la forme urbaine pour satisfaire ses désirs ? A son tour, comment la forme urbaine va influencer la culture et la conscience du citoyen ?

L'intérêt de telles questions porte sur le fait que l'on confronte deux thématiques rarement reliées ensemble dans la même problématique : **la forme urbaine et la société**.

Afin d'être plus complet, nous avons orienté notre mémoire de recherche sur l'espace public. Il a trois facettes : *l'espace public abstrait* (représentation théorique : espace extérieur de la ville où se joue la mise en scène sociale), *l'espace public aménagé* (représentation politique et urbanistique : lisibilité procurée par l'agencement des différents aménagements, de la forme...), *l'espace public vécu* (représentations mentales : lisibilité perçue, pratiques et interactions sociales). Nous étudierons ces trois composantes et leurs relations.

De nombreuses recherches se sont souvent orientées sur les espaces publics pour comprendre les interactions qui existent entre les individus, le lien social que la rencontre peut entraîner (= *espace public vécu*). **Mais, des incertitudes subsistent quant à l'influence de l'espace public comme forme urbanistique sur les citoyens.** De quelles manières vont-ils appréhender la forme urbaine de l'espace public et lui donner un sens ? Comment vont-ils lire et traduire leur compréhension de la forme urbanistique dans leurs comportements ?

Peu d'écrits analysent l'impact de la matérialité de l'espace physique sur les individus. Ainsi, dans ce mémoire, nous voudrions essayer de voir et comprendre cette influence de la forme sur la société. Ce qui nous a interpellé dans cette recherche est l'hypothèse suivante : **Le fait que la forme urbaine de l'espace public soit lisible et identifiable joue t'il un rôle pour son appropriation ?** Hypothèse qui découle d'une question plus générale : Quelles qualités doit avoir la forme urbaine pour plaire ?

Cependant, traiter d'une telle problématique implique deux difficultés majeures :

- d'une part, **l'écart qui existe entre le projet urbain** établi en fonction de critères donnés (espace, société, culture...) à un moment *t* **et l'appropriation ou l'interprétation de cette forme urbaine par les citoyens**. La forme urbaine est pensée à un moment et persiste dans le temps long de la ville. Ce qui signifie que les temps et l'évolution de la forme urbaine ne progressent pas forcément au même rythme que les changements de modes pensées et de vie de la société. L'espace bâti et public se figent alors que la société évolue. Selon P. PANERAI « *Inscrites dans une longue durée, ces formes échappent rapidement aux conditions de leur création ; des produits, elles deviennent contraintes voire causes.* » (Projet urbain)

- D'autre part, il paraît difficile d'isoler les deux termes l'un vis à vis de l'autre car ils sont **constamment liés et interdépendants**. A la base de tout projet de forme urbaine, il y a toujours un groupe d'individus qui réfléchit selon les normes de son époque. A son tour la forme urbaine va conditionner certains comportements sur les citoyens qui par la suite se serviront et interpréteront cette forme urbaine et ainsi de suite...

Nous allons tenter dans cette étude de saisir la relation forme urbaine / citoyens.

Notre recherche s'est affinée de la manière suivante : La première partie est consacrée à l'analyse de la forme urbaine et de l'espace public matériels, éléments qui conditionnent une partie de la citoyenneté et de l'urbanité. La deuxième partie propose une présentation des modes de vie citoyens actuels. Elle est secondée par la lecture et l'appropriation que les citoyens font de l'espace public. Enfin, la troisième partie présente trois places d'Orléans permettant l'évaluation de l'interrelation forme urbaine / citoyens et la compréhension du rapport entre l'espace physique et l'espace vécu, entre la réalité et la perception.

Tout en progressant dans nos réflexions, il conviendra de définir et d'identifier clairement les concepts du sujet.

Avertissement quant à la subjectivité de la connaissance

De même que Béatrice BOCHET l'a indiqué dans son mémoire de recherche Le rapport affectif à la ville (CESA, Septembre 2000), la confrontation ville physique, ville sociale est difficile à saisir, à théoriser.

Pour A. BAILLY, il faut tenir compte de deux choses :

- *« il est illusoire de vouloir établir un lien direct entre l'espace et la théorie. Ce lien passe inévitablement par le chercheur et l'ensemble de son potentiel cognitif ou de sa culture humaine et scientifique. »*
- *« la théorie est une construction mentale qui est affaire de convention et d'imagination autant que de pure science ; elle doit être considérée comme un instrument de connaissance imparfait mais indispensable. »*

A travers, la réflexion de A. BAILLY, nous voulons insister sur les précautions qu'il faut prendre pour entreprendre un tel travail : éclaircissement des concepts, mise en confrontation de connaissances et critiques... afin d'objectiver au maximum la recherche.

Denise PUMAIN suit le même raisonnement : *« Nous ne travaillons pas à partir de la ville réelle, mais à partir de nos représentations de la ville. Leur variété, leur lien avec l'ensemble de nos cultures et de nos mentalités font la diversité et la relativité de toute pensée sur la ville. »*

Ce bref aparté permet de cerner l'objectif de ce mémoire qui consiste à approfondir nos connaissances et comprendre le rapport forme urbaine / citoyens. Notre analyse tentera d'être la plus complète et pertinente possible.

Première partie : LA FORME URBAINE ET LES CITOYENS

Préalablement à notre réflexion, la précision de nombreux concepts est indispensable car ils se présentent comme incontournables pour aborder notre problématique d'ensemble.

Cette partie est animée par trois idées fortes : la forme urbaine, l'espace public, la lisibilité de l'espace public.

Tous ces concepts représentent des outils auxquels il est régulièrement fait mention dans la suite du travail et qu'il est proposé de traiter, afin de mieux éclairer le lecteur sur l'objectif de la recherche.

Nous nous attachons ici à la ville physique, à la ville matérielle, « décor » de la vie urbaine et « conditionnement » physique de la vie sociale.

Dans ce mémoire de recherche, nous nous sommes orientés sur la thématique de l'espace public et plus précisément la place. Nous partons du principe que l'espace public est une forme urbaine à part entière. Cette dernière remarque est importante car une partie des chercheurs, des spécialistes considèrent que le bâti, l'architecture sont les seuls éléments qui créent la forme urbaine.

Or, ce vide qui compose la ville représente le lieu symbolique de la mise en scène urbaine, de l'être-ensemble (être avec d'autres personnes) qui s'exprime dans un contexte spatial particulier.

Dès lors, notre réflexion s'affinera de la forme urbaine aux qualités physiques et spatiales que l'espace public lisible a ou pas pour engendrer des pratiques sociales dont, notamment, celle de l'appropriation. (cf Deuxième partie)

A. La forme urbaine ou la ville physique

Avant de définir ce qu'est l'espace public, il est nécessaire d'éclaircir le concept de forme urbaine. Pour cela, nous nous baserons sur la définition de F. CHOAY et P. MERLIN, proposée dans le dictionnaire de l'urbanisme : « la forme urbaine ou morphologie urbaine, englobe l'espace libre et l'espace bâti, le site, le réseau viaire, la trame parcellaire. Elle comprend à la fois les différentes typologies architecturales de la ville, le tissu urbain (plan, maillage de la ville, c'est à dire un caractère très structuré) et le paysage urbain (trames vertes..., approche plus sensible). L'objet urbain n'est donc pas abstrait, ni universel, ni un idéal typique mais concret, localisé et spécifique. » A cette étape du mémoire, la forme urbaine est perçue comme purement matérielle. Elle n'a aucun contenu social, si ce n'est l'empreinte des volontés des penseurs de la ville.

La forme urbaine est donc un objet urbanistique très complexe. Elle est à la fois l'agencement de la ville, sa réalisation concrète (bâtiments et espaces publics) et, créatrice d'ambiance (sentiments, sensations qu'elle procure...). Elle n'est donc pas neutre dans la constitution de la cidadinité, la cidadenneté des individus et l'urbanité.

La *cidadinité* est le fait que l'individu devienne citoyen (personne qui vit en ville, contraire au rural). Il profite de la forme urbaine, des fonctions de la ville pour vivre *dans* la ville, *avec* elle. Par la ville fonctionnelle et matérielle, il va satisfaire ses besoins, se créer et choisir des parcours, des points de repères, donner des valeurs symboliques aux différentes parties de la ville, tisser des relations sociales, culturelles avec d'autres personnes. Avec la forme urbaine - dans notre étude - il va faire son apprentissage de la ville et de la société, et prendre des choix pour vivre *la* et *sa* ville.

La *cidadenneté* renvoie à l'individu qui a des droits civils, politiques et des devoirs envers l'Etat et la société. La forme urbaine va entraîner ou susciter des pratiques, des comportements chez le citoyen qui devra les exercer dans le respect de l'*autre* et de l'environnement physique.

L'*urbanité* représente, quant à elle, la « construction du lien social dans la ville et de la vie quotidienne, liée à l'idée de compromis et de coexistence » (J. REMY). Elle fait référence à une « *politesse raffinée, au caractère de mesure humaine et de convivialité conservé ou donné à une ville.* » (Dictionnaire Larousse). Elle est un acte de civilité, de mise en pratique des règles de bienséances. L'urbanité évoque le respect de la liberté de chacun dans un espace commun. Elle exprime le consensus (= accord) de l'être-ensemble sur un même espace. Dans la dimension sociale de l'espace public, nous verrons comment l'urbanité résulte d'une négociation, d'une confrontation, et d'un rapport de pouvoir.

Par conséquent, la forme urbaine agit de façon plus ou moins forte sur la conscience et la culture du citoyen. (*réflexion développée ultérieurement en conclusion de la première partie*).

En outre, la forme urbaine ne se comprend pas forcément de la même façon selon les différentes personnes :

- certains individus assimilent la forme urbaine à l'architecture urbaine tel A. ROSSI. Seul le bâti dessine le plan de ville. Il donne la personnalité de la ville et organise les rapports sociaux.
- les partisans de la géographie urbaine, notamment P. CLAVAL la considèrent comme paysage urbain (aspect extérieur, ses monuments, son site). Ici, la forme urbaine est plutôt synonyme d'ambiance, de sensations, de perceptions.

- D'autres encore perçoivent la forme urbaine comme une géographie des représentations (comportement des groupes et des individus). C. RAFFESTIN évoque le concept de territorialité « *le même paysage, le même quartier peuvent être sujets à une multiplicité de rapports symétriques, dissymétriques, entre individus ou groupes. L'espace ne dit rien en soi, la forme spatiale doit être retranscrite en termes de rapports sociaux.* » A. BAILLY insiste également sur la relativité des formes spatiales qui sont liées au vécu et à l'image mentale des individus. L'espace est à envisager en termes de rapports sociaux mais il a en soi des propriétés, des caractéristiques propres qui peuvent déterminer la connaissance que les citoyens en ont. Il ne faut donc pas oublier l'importance de l'espace purement physique.

A priori, la forme urbaine apparaît être un objet d'étude difficile à appréhender pour le spécialiste et également pour le citoyen. Elle ne va pas de soi puisqu'elle regroupe un ensemble d'éléments urbanistiques (bâtiments, paysages...), historiques (stratification de la ville en fonction de différentes époques...), sociaux et culturels (système de représentations, de symboles...). Elle est à la fois objective, avec des caractéristiques physiques propres et, subjective car elle se comprend par rapport à des systèmes de pensées établis et se vit à travers l'individualité de chaque citoyen.

Dans notre étude, nous considérerons **la forme urbaine comme espace physique aménagé** qui, par sa configuration, entraîne des comportements et crée des ambiances. La forme urbaine sera envisagée comme un **objet urbanistique matériel** qui influe sur le citoyen et sa façon de vivre la ville.

Dans notre recherche, il conviendra, chaque fois, de considérer les deux facettes physique (*première partie*) et sociale (*deuxième partie*) de la forme urbaine, son caractère objectif et subjectif, sa réalité et ses interprétations. De même, nous aurons comme souci permanent de savoir si la ville aménagée, c'est à dire conçue par des spécialistes du territoire, agit réellement sur la société ou si elle n'est que simple « décor » et support aux relations sociales et à la vie citadine.

Pour F. CHOAY et P. MERLIN, « *la forme de la ville est toujours la forme d'une époque de la ville (= formes présentes à une époque): elle se présente à la fois avec une épaisseur historique, résultat de son évolution sur place et avec une étendue géographique, conséquence de son expansion dans l'espace, juxtaposant ainsi des fragments urbains hétérogènes donnant lieu aujourd'hui à des ensembles hétéroclites sur le plan formel dont la morphologie est difficilement saisissable et lisible.* » (= point de vue de F. CHOAY ; ce n'est pas toujours le cas). La ville est façonnée par des couches urbanistiques et sociales qui se sont superposées, mélangées ou qui ont pour certaines disparues. Par cette remarque, il faut donc comprendre que la forme urbaine et la société sont en perpétuel changement, qu'elles sont sans cesse réinterprétées et renégociées l'une envers l'autre : l'une influant sur l'autre et vice-versa, en même temps ou selon des rythmes différents. Notre objectif est donc de voir **la forme urbaine comme objet actif**, et non inerte, pour la constitution de l'individu et la société. Dans une deuxième partie (p27) , nous verrons comment ce rôle peut s'inverser, la forme urbaine sera alors un objet « passif » voire manipulé.

Pour traiter de façon cohérente ce sujet, il a fallu le réduire. En effet, vu le délai imparti et l'étendue de l'analyse de la forme urbaine, il n'était pas possible d'évoquer la forme urbaine de tous types d'espaces, privés comme publics, lieux de rassemblement comme lieux de passages.

Nous avons donc restreint notre étude aux espaces publics, notamment les places.

B. Le cas des espaces publics

1. Essai de définition

D'une part, nous posons l'hypothèse que les espaces publics sont les lieux les plus représentatifs de la ville. Ils rassemblent les individus dans la différence et l'anonymat. Ils sont **la forme urbaine où s'expriment la citoyenneté et l'urbanité.**

D'autre part, l'espace public est particulièrement sollicité comme lieu de visibilité, d'accessibilité et de mobilité. Sa forme urbaine ne provient pas d'une distribution aléatoire de la ville entre espaces privé et public (même si ce fut le cas à certaines époques ou à certains endroits) mais véritablement d'une conception qui se veut normalement « logique » et équilibrée de la cité. En ce qui concerne cette dernière remarque, nous sommes conscients que la composition urbaine de la ville ne se fait pas seulement en fonction de logiques et de dynamiques de territoire mais également par le biais de politiques qui favorisent tel ou tel élément de la ville. Par exemple, une stratégie de marketing urbain concentrera des efforts pour valoriser la ville et son image avec une attention particulière pour les espaces publics : traitement minéral et paysager, éclairage public...

La configuration des espaces publics, s'est tout de même, très souvent établie de façon secondaire ou de façon autonome à l'implantation et à l'esthétique des bâtiments, faute d'une cohérence globale d'aménagement.

De la même manière que GRAFMEYER définit la ville, l'espace public est « *à la fois territoire et population, cadre matériel et unité de vie collective, configuration d'objets physiques et nœud de relations entre sujets sociaux. Ses traits les plus significatifs et constants en dérivent : la rencontre, la mosaïque, la centralité, la fonction politique et institutionnelle, une condition propre au mode de vie citoyen.* ».

Les espaces publics cristallisent toute une série d'images, de symboles, de pratiques. Ils sont les lieux mêmes de la mise en scène de la civilité et l'urbanité. Nous verrons également, au fil de ce dossier, comment il possède à la fois le statut d'espace et de lieu.

Avant de bien analyser ce qu'est l'espace public, il faut rappeler que ce terme fait référence au domaine de l'urbanisme (science et techniques de l'organisation et de l'aménagement des agglomérations, villes et villages) mais aussi au domaine de l'architecture (art de concevoir et construire un bâtiment selon des partis esthétiques et des règles techniques déterminés). Il a une signification par sa propre composition qui, elle-même est liée au bâti alentour. Même si la forme urbaine de l'espace public se comprend essentiellement par les limites que l'espace architectural contigu impose, elle se reconnaît en tant que telle et comme objet d'étude urbanistique indépendant.

L'espace public se conçoit selon différents aspects. Les définitions que les spécialistes (urbanistes, architectes, sociologues, géographes, politiques...) donnent ne s'accordent pas toutes entre elles. Ces définitions s'avèrent intimement liées au rôle que ces spécialistes lui impartissent. Le mot espace public ne définit pas toujours la même chose selon les disciplines.

a. Définition juridique, dimension spatiale

En premier lieu, le terme espace public est composé de deux mots. L'*espace* fait référence à la consistance matérielle d'un lieu, à son étendue. C'est une donnée assez neutre. L'adjectif *public*, se conçoit comme ce qui est collectif et contraire au privé.

Nous pouvons globalement considérer comme espace public la partie non bâtie du domaine public affectée à des usages publics. Parce que composé d'**espaces ouverts extérieurs**, l'espace public s'oppose, au sein du domaine public, aux édifices publics. Il comporte aussi bien des espaces minéraux (rues, places, boulevards, passages couverts) que des espaces verts (parcs, jardins publics, squares...) ou des espaces plantés (mailles, cours...). Nous excluons ici les édifices publics (musée, cathédrale...), le bâti à vocation publique.

Il se présente comme le « vide » de la ville, son espace extérieur.

b. Dimension politique et influence de la philosophie de la communication

L'espace public est un espace démocratique (nous nous intéressons ici à l'espace public français actuel ; il n'est pas démocratique dans tous les pays), où chaque citoyen peut s'exprimer. Chaque citoyen est libre et a le choix de ses comportements au sein de cet espace, bien évidemment dans le respect d'autrui, de la ville et de conduites acceptables.

Pour les spécialistes de philosophie politique et de la communication, l'espace public renvoie à l'espace du débat et de la controverse. Il s'agit de l'espace de la délibération, de la discussion. Pour Jürgen HABERMAS, c'est d'une part, le lieu où se joue ce qui peut être vu et entendu par tous, par opposition à la sphère privée, à l'intimité. D'autre part, le domaine

public désigne le monde commun, qui nous rassemble, le débat politique. Il est donc un lieu de pouvoir.

c. Dimension urbanistique

Pour l'urbaniste, l'espace public est une unité morphologique. Il contient à la fois la **dimension spatiale comme support matériel de toute relation sociale**, la dimension sociale comme lieu de rencontre, représentation, de partage, d'interrelations et une fonctionnalité urbanistique comme espace de ponctuation ou de circulation (pour les voies automobiles et piétonnes).

L'espace public est un micro-territoire qui s'appuie sur un espace, une société et une forme urbaine. Il fait lieu et urbanité. Des normes et comportements sociaux vont en découler. Il a une organisation, des caractéristiques propres et des modes de perceptions différentes selon la manière dont les citoyens le lisent et l'appréhendent.

« Plus encore que pour un bâtiment, le projet d'espace public croise des thématiques différentes. Il renvoie à une totalité, celle de la ville, et à la diversité de ses quartiers, de ses fragments. Il fait corps avec un lieu, des architectures qui lui donnent des fonds, des couleurs, des fermetures ou des ouvertures. Il s'ouvre à des habitués, des étrangers, des enfants, des véhicules. Au niveau du sol comme au niveau du ciel, il croise la mémoire collective et l'usage individuel. » (V. PICON LEFEBVRE, Les espaces publics).

d. Dimension sociale

Les sociologues se sont longuement intéressés à l'espace public, lieu urbain privilégié de l'échange, de la rencontre, de la mise en scène publique. L'espace public est moins pensé « comme forme, que comme expression fluctuante de l'organisation sociale, comme agencement de relations particulières entre des présences, des activités, des échanges. »

C'est un espace historiquement et socialement construit. Il se définit comme le résultat de pratiques individuelles concentrées dans un espace collectif et d'être-ensemble, où l'autre se confronte au moi.

Se tenir dans un lieu public, c'est s'exposer au regard d'autrui. L'espace public sociologique s'appréhende comme un espace de sociabilité particulier mettant en jeu des règles et des normes de conduite qui lui sont propres (civilité, urbanité, convenance, indifférence polie...). Il est lieu de **réglages et d'ajustements** incessants de situations de co-présence. Il peut devenir un **lieu de tensions, de conflits, de rapports de forces**.

L'influence de la forme urbaine sur la culture et la conscience des citoyens

(Par exemple, en Age, la place était un lieu privilégié pour la guillotine). L'espace public n'est pas seulement démocratique (rassemblement et liberté de tout un chacun) mais c'est aussi un lieu de pouvoir et de force, un lieu symbolique.

Les relations sociales peuvent y être individuelles ou collectives, spontanées ou programmées. Il n'est pas neutre.

Pour I. BILLIARD (L'espace public), « *l'espace public est celui de la régulation et de la médiation symbolique de l'échange social en référence aux différentes dimensions de l'identité collective. Il fait appel à un certain nombre de valeurs symbolisantes à chaque époque. Elles constituent la clé de la mise en scène de la représentation sociale. Se poser la question de l'espace public revient alors à faire l'analyse de la culture des lieux et de leurs virtualités, des effets de contexte, de la négociation des usages de l'espace public.* »

e. Dimensions sémiologique et émotionnelle

L'espace public renvoie des images et des émotions à l'individu qui le pratique et qui le découvre. Cette perception est subjective et fait appel à la sensibilité de chaque personne. Nous l'avons plus ou moins évoqué dans la forme urbaine et nous l'évoquerons également plus tard, dans la suite de notre développement (*Cf lisibilité*).

Nous pouvons tout de même ajouter que l'espace public peut faire partie intégrante de la mémoire collective et symbolique d'une ville telle la place Bastille à Paris qui rappelle en partie l'histoire révolutionnaire française. Il peut aboutir à une **culture du lieu**. Il est une reconnaissance des lieux et des symboles collectifs, historiques. Ce qui amène à dire qu'il n'est pas anodin et simplement un espace quelconque de la ville. Même s'il est banal, il constitue toujours « *le négatif des constructions environnantes et le lien physique qui les unit.* » (M. de SABLET, Des espaces urbains agréables à vivre).

L'espace public fait partie à la fois de la ville physique et organique. Il irrigue la ville et ses différents endroits (tels les vaisseaux sanguins qui irriguent les différentes parties du corps) et nourrit la culture urbaine (vie et animation urbaines). Il est à la fois quelque chose de spontané car chaque rencontre est réinterprétée dans ce lieu et, quelque chose d'acquis et de culturel car il génère des comportements, des pratiques plus ou moins définies.

Afin de compléter cette analyse, il nous a paru intéressant de donner un aperçu de l'évolution de l'espace public français et de voir que chaque société, chaque époque avait sa propre conception et manière de composer l'espace collectif. Il est à noter que l'espace public n'a pas toujours été démocratique ou civique. Il a disparu pendant la Royauté française. Il était alors soumission aux règles de la Monarchie Absolue, lieu symbolique de la représentation du pouvoir, de la méprise du peuple et de sa liberté (guillotine, collecte des impôts sur la place publique...).

2. Evolution de l'espace public de l'Antiquité à nos jours

a. la ville héritée

La **cité grecque** (XI  me siècle avant J.C) est organisée autour d'un centre bien souvent doté d'un temple. L'architecture grecque se base sur des monuments isolés.

L'harmonie résulte des rapports libres qui se créent entre ces œuvres d'aspect diff rent.

Puis, la cité grecque hellénistique (IV  me siècle avant J.C) devient plus individualiste, et s'organise selon un plan géométrique rigoureux. Gr ce à ce quadrillage, la rue devient véritablement un élément de l'ensemble et non plus un étroit passage qu'on laissait subsister entre des immeubles d'implantation irrégulière. Elle devient plus large pour permettre une meilleure circulation des personnes.

L'Agora, place grecque, est le lieu d'échanges politiques, de discussion, des échanges culturels et festivités, des échanges commerciaux (marchés, ventes ambulantes).

La **ville romaine** quant à elle fonctionne selon deux grands axes : le Cardo, axe Nord Sud et le Decumanus, axe Est / Ouest. Les Romains emploient systématiquement le tracé orthogonal qui répond à des préoccupations d'ordre plus pratique que religieux. Le plan de la ville est souvent carré ou rectangulaire et allie des ensembles complexes d'édifices.

Le forum, place publique, véhicule les mêmes images que l'agora. A Rome, les forums formaient déjà une sorte de réseau de places plus ou moins spécialisées et complémentaires mais sans rigueur. Ils étaient des endroits intimement liés à la vie civile, sociale, religieuse et communautaire de la cité.

Au **Moyen Age** (XIII au XV èmes siècles), la ville est concentrée en ses limites avec la présence de remparts pour se protéger de l'extérieur. Elle tend alors à s'élever en hauteurs, les rues sont étroites.

« Puisque le divin se donne comme transcendant, il vient un moment où l'on quitte la ville. Les rues tassées, privées de soleil, disparaissent et, si elles sont ainsi écrasées les unes contre les autres, ce n'est pas seulement parce qu'on ignore « l'hygiène », parce qu'il fait bon se blottir, maison contre maison, ou encore parce que la ville ainsi concentrée sera plus facilement remparée et défendue. C'est plutôt parce que la ville représente l'inessentiel, que les perspectives larges, les boulevards, les parcs et les places publiques supposeraient une vision latérale dont on ne se préoccupe pas lorsqu'on vise verticalement le ciel. Nous avons donc affaire à une ville orientée, centrée mais le centre ne constitue pas tant le foyer de la ville que l'alliance visible du terrestre et du céleste. » (P. SANSOT, Poétique de la ville).

A la **Renaissance**, la forme urbaine répond à l'ordre et à la symétrie. Les éléments des façades sont distribués selon une organisation précise et une recherche de la cohérence totale.

Tout projet urbain est pensé par rapport à la rationalité de la ville et de la société.

Ce sont les désirs et les manifestations d'apparat qui caractérisaient les formes urbaines de la Renaissance.

A partir du XVIII ème siècle, émerge la notion d'espace privé, organisé autour du modèle institutionnel de la famille restreinte. A la clôture du logement sur l'intimité familiale et à l'organisation interne spécialisée de cet espace domestique, il répond à une spécialisation des espaces extérieurs comme « espaces publics », lieux de l'anonymat ou de rencontres informelles. Le travail et une large part de la vie quotidienne se retire de la rue.

Au **XIX ème siècle**, nous parlons de ville industrielle (en Europe) car l'urbanisme se focalise plus sur le nombre que sur la forme, il énonce certaines règles quantitatives d'ordre et de proportion. Il se limite aux grandes percées nécessaires à la circulation et aux travaux d'assainissement indispensables à l'hygiène des villes surpeuplées. L'urbanisme du XIX ème siècle oscille donc entre le laisser-faire d'une expansion urbaine effrénée et les soucis techniques d'urgence.

L'espace public devient l'espace de la circulation et des promenades marchandes ou hygiéniques.

Ainsi, la constitution d'un espace public accompagne paradoxalement la régression d'une participation directe quotidienne de la vie urbaine (espaces de plus en plus privés). Il faut encore rapprocher la spécificité de l'espace public de la laïcisation de la société, et donc de la quasi-disparition d'un domaine concret et symbolique, l'espace sacré.

En fait, cette évolution nous montre que la forme urbaine de la ville et de l'espace public n'est pas neutre. Elle correspond à des valeurs, des principes qui dépendent d'époques différentes.

Les individus sont conditionnés par l'espace public et leur regard est lié aux perceptions de l'époque.

b. la ville moderne

La ville actuelle française a hérité des formes urbaines de ces différentes époques antérieures.

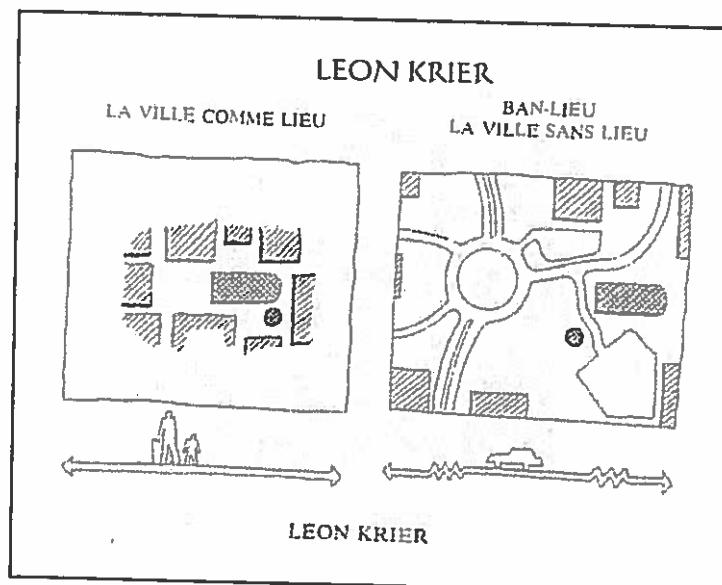
Les aménageurs et urbanistes composent avec cet héritage du passé et cette sédimentation pour faire la ville contemporaine. La ville moderne est maintenant multiforme et éclatée entre différentes formes et différents groupes sociaux. Elle fait place à des espaces de ségrégation divers. Le plus flagrant quant à la forme urbaine de la ville est **l'antagonisme qui existe entre le centre-ville historique, urbanisme ancien, et la périphérie, urbanisme moderne.**

Le centre ancien de la ville se caractérise par des rues plus étroites, un tissu dense, un espace public fermé et bien délimité, un espace de plus en plus dédié au piéton.

L'espace périphérique, quant à lui, est doté de rues larges pour l'usage de l'automobile, un tissu lâche qui laisse une grande part d'espaces publics ouverts, selon une extension linéaire ; l'urbanité se fait sans évidence de forme urbaine.

La ville moderne évolue selon des rythmes différents et selon des compositions urbaines différentes.

Beaucoup de penseurs de la ville, tel l'architecte Léon Krier, schématise l'antagonisme centre-ville / banlieue entre d'une part l'aspect positif de la ville traditionnelle et d'autre part l'aspect négatif de la ville moderne.



3. La particularité des places

Afin d'être plus pertinent et plus rigoureux pour notre sujet de recherche, nous nous sommes focalisés sur les places publiques.

Pour définir la place, nous nous appuyerons sur la définition de F. CHOAY et P. MERLIN : *« lieu public découvert constitué par l'ensemble d'un espace vide et des bâtiments qui l'entourent. Son importance et son rôle varie selon les cultures et les époques, et suivant l'intensité de la vie publique »*.

En France et dans les pays occidentaux, l'histoire de la place est liée à celle de l'urbanisation et du pouvoir :

- *Période médiévale (du XI^{ème} au XIV^{ème} siècle)*. A l'époque, la place est considérée comme un organe humain fondamental, présentant pour chaque ville, une morphologie originale adaptée à son site, sa forme et sa vocation.

Les places constituées à cette période, sont plus ou moins associées à un ou plusieurs édifices prestigieux de la ville et jouent le rôle de lieu de rassemblement, de fêtes populaires, lié aux fonctions religieuses (à proximité d'une église, cathédrale...), commerciales (place de marché...).

Au niveau de leur composition urbaine, ces places centrales sont souvent irrégulières, leur forme est généralement dictée par les pratiques collectives. Elles offrent souvent un espace protégé et convivial et sont parfois visuellement closes par des ornements (fontaines, sculptures...). (l'Italie est le pays qui en présente les meilleurs exemples, Bologne, Venise...)

- *De la Renaissance à l'ère industrielle*. La place devient plus esthétique et symbolique (lieu de représentation du pouvoir) que fonctionnelle.

En ce qui concerne l'agencement spatial de ces places, il est toujours dicté par des proportions strictes, des perspectives, des formes régulières.

- *L'ère industrielle*. Selon F. CHOAY et P. MERLIN cette « troisième phase a vu à la fois disparaître l'art urbain (créateur de places à valeur esthétique) et s'effacer la fonction d'espace public et populaire. La vie publique s'est concentrée dans des bâtiments fermés (marchés, salles de spectacle), l'espace urbain a été envahi par les moyens de transport. Les places nouvelles créées par l'urbanisme sont partie intégrante des systèmes de circulation ; elles ne sont plus au service du piéton, mais leur centre peut être occupé par un monument (place de l'Etoile à Paris).»

« La place traditionnelle...après avoir été éliminée par l'urbanisme progressiste, et remplacée par divers supermarchés commerciaux et centres culturels, est devenue le symbole nostalgique d'une qualité urbaine perdue. »

D'autres auteurs pensent comme Grégoire CHELKOFF (Les mises en vues de l'espace public) que auparavant « *la place était un lieu de négoce, de marché, un lieu d'échange. Mais elle est vite devenue indispensable au bon équilibre de l'architecture urbaine. Elle constitue, souvent liée à quelque monument ou édifice connu, un point de repère, de rencontre, une manière de ponctuer le tissu urbain.* »

Nous sommes ici au cœur du problème actuel de la place et l'espace public du centre-ville en général. En effet, nous cherchons à savoir si le lien entre la ville physique et la ville sociale doit obligatoirement se faire. **La ville matérielle a-t-elle de la valeur si elle n'est pas utilisée, vécue et appropriée par l'homme ?** A-t-elle une signification, si elle est dénuée de toute symbolique ou pratique sociale, c'est à dire représentant simplement une image de ville purement fonctionnelle ? Ou si, au contraire, c'est l'interprétation que l'homme en fait dans ses pratiques sociales qui lui donne toute sa crédibilité et son importance. La ville actuelle n'est plus vécue de la même manière. Les sociabilités sont différentes entre le Nord et le Sud de la France par exemple. Le lien social se crée rapidement dans le Sud, pendant qu'au Nord, il s'établit plus lentement. La ville ne se comprend pas sans la société qui l'habite et la vit. La plupart des villes françaises de taille équivalente ont quasiment les mêmes fonctions. Or, elles ne se ressemblent pas. Même si elles avaient le même aspect physique, la même forme, elles auraient des pratiques et une organisation différente. La mémoire collective, la culture des lieux, les représentations symboliques sont ancrées dans chaque société. (Il existe, d'autres facteurs extérieurs comme, par exemple, le climat qui influe également sur les comportements).

Bien évidemment, **la ville n'a de sens sans la société**. Les urbanistes, techniciens et penseurs de la ville recherchent toujours une forme urbaine, une pensée d'aménagement la plus adéquate possible aux pratiques sociales et spatiales, au bien être du citoyen, à sa qualité de vie et à l'image de la ville.

Dés lors, nous voulons savoir si la ville physique doit avoir des qualités propres pour être utilisée et appropriée, c'est à dire manipulée mentalement et physiquement (*cf deuxième partie*).

4. Théories modernes de l'espace public

L'**urbanisme culturaliste** apporte une contribution substantielle à l'élaboration de la notion d'espace public. D'abord, avec les analyses morphologiques de Camillo SITTE (L'art de bâtir les villes), mais surtout avec les théoriciens anglo-saxons de la cité-jardin qui placent les espaces communs au centre de leur problématique, sous les deux formes du parc et de la place.

« *Un espace public, au plan matériel, devrait être considéré comme une totalité perceptible dans sa forme de façon autonome.* » (C. SITTE). L'espace public est considéré comme une entité distincte du reste de la ville, un équilibre nécessaire et vital pour la ville.

L'**urbanisme progressiste**, codifié par la Charte d'Athènes, rejette la complexité spatiale de la ville traditionnelle, ne laisse pas de place à une distinction selon les modes ou les degrés de socialisation des espaces urbains. L'opposition radicale de la surface bâtie et la surface libre composée d'équipements collectifs de plein air (parcs, forêts, terrains de sport, stades) établit cette dernière hors de toute échelle conviviale.

Depuis une quinzaine d'années, la notion d'espace public est largement passée dans l'urbanisme opérationnel.

Les opérations d'espaces publics sont calquées tantôt sur des modèles médiévaux qui privilégient l'intimité de l'échelle, facilitant l'appropriation des lieux, tantôt sur des modèles classiques qui misent sur la monumentalité. L'espace public contemporain doit être repensé avec les pratiques sociales, culturelles de notre époque.

Notre travail ne consiste pas à créer un espace public mais comprendre sa relation à la société qui le pratique. En fait, la question sous-entendue de ce mémoire est la suivante : *« Pourquoi et comment un ensemble d'aménagements juxtaposés (ceux de l'espace public), deviennent-ils un objet composé, une unité porteuse de sens, une entité collective, une localité qui prend nom et figure ? »* (PELLEGRINO, Formes architecturales et formes urbaines).

L'espace public a souvent été étudié par les sociologues comme lieu urbain privilégié pour les interactions sociales, par les urbanistes comme espace urbain collectif, comme espace de ponctuation dans la ville, à traiter d'une manière particulière.

Cependant, la relation et interrelation entre forme urbaine et citoyens a souvent été négligée. Chacun sait que la forme urbaine conditionne une partie des comportements des individus qui à leur tour agissent et manipulent la forme urbaine en fonction de leurs pratiques.

Dans notre mémoire de recherche, nous voudrions savoir pourquoi un espace public est agréable ? Nous voudrions savoir si la **morphologie, la consistance de l'aspect physique de cet espace public joue un rôle pour son appropriation ?**

Notre problématique consiste à savoir si l'espace public en tant que tel, dans sa composition, engendre un processus d'appropriation de la part des individus ? ou si d'autres facteurs extérieurs : fonction, image, culture... interviennent dans ce processus ?

Notre hypothèse principale découle de ces premières réflexions à savoir que la première qualité urbaine et urbanistique d'un espace (dans notre cas, l'espace public) est sa faculté d'être compris par les habitants et personnes extérieures, d'être assimilé comme quelque chose de spécifique et distinct de son environnement. L'espace public doit être lisible car il est soit un lieu de passage soit un lieu de rassemblement, fonctions civiques primordiales de la ville.

Afin de faire évoluer notre réflexion, il est nécessaire d'éclaircir le terme « lisibilité. »

C. La lisibilité de l'espace public et de la place

Au premier abord, la signification du mot « lisibilité » est difficilement perceptible. Ce terme n'est pas très explicite.

Il convient de donner une définition très précise de ce mot pour ne pas engendrer de contre-sens dans la suite de notre mémoire.

Pour le dictionnaire Larousse, la lisibilité est « la qualité de ce qui est lisible. »

Pour nous, la lisibilité de la forme urbaine se comprend comme ce qui est **visible, compris**, ce qui se dégage comme entité clairement identifiable et qui se détache de son environnement. C'est un espace, **un élément urbain qui se distingue des autres par des qualités intrinsèques** mais également en fonction de jugements personnels ou sociaux plus ou moins conscients. Cependant, le simple fait de différencier une forme, un ou plusieurs éléments ne signifie pas que l'individu comprend ce qu'il voit. Dans cette première partie, nous nous attacherons à évoquer l'objet lisible comme perceptible et compris. (Nous verrons ultérieurement dans la partie *B. lecture de l'espace public* comment l'objet perçu peut être parfois incompris).

Le sens de la vue est le seul à être mis en pratique dans ce cas.

Kevin LYNCH s'est largement préoccupé de ce concept et ce qu'il implique. Notre analyse s'appuie en grande partie sur son ouvrage L'image de la cité.

1. Réflexions autour de l'image de la cité de K. LYNCH

Pour LYNCH, la ville et la forme urbaine doivent avoir des qualités propres ; elles deviennent également des critères de lisibilité :

- la *singularité* ou la clarté de sa silhouette : netteté des frontières, contraste des surfaces, des formes, des complexités, des tailles, des localisations. Le contraste peut jouer par rapport à l'environnement visible immédiat ou par rapport à l'expérience de l'observateur.
- la *simplicité de la forme* (ex : quadrillage, rectangle).
- la *continuité* : elle s'établit par la persistance d'une limite ou d'une surface, la proximité des parties, la répétition d'intervalles rythmés, la similitude, la ressemblance ou l'harmonie des surfaces, des formes ou des utilisations. Ces qualités aident à percevoir une réalité physique complexe comme une unité ou une union intime et suggèrent l'attribution d'une identité particulière.
- la *dominance* ou l'existence d'un élément dominant les autres du fait de sa taille, de son intensité ou de son intérêt.
- la *clarté des liaisons* ou la relation claire et une communion réciproque.
- la *différenciation directionnelle* : on différencie une extrémité de l'autre.
- le *champ visuel* : il représente les qualités qui augmentent la portée et la pénétration de la vision, de manière réelle ou symbolique (transparences, chevauchements, échappées, panoramas...)

LYNCH a pu définir ces différents critères de lisibilité en fonction d'enquêtes de terrain à New York, Boston et Los Angeles. Pour lui, la lisibilité est « *la facilité avec laquelle les parties de la ville (pour nous, cela s'applique également à l'espace public) peuvent être visuellement appréhendées, reconnues, et organisées selon un schéma cohérent.* » LYNCH fait référence à des formes lisibles car elles sont aisément décryptées. Nous ajouterons à sa théorie de la lisibilité que la forme urbaine et les éléments de l'espace public physique doivent être compréhensibles, compris et assimilés.

LYNCH essaie le moins possible de donner des interprétations subjectives. Nous pourrions lui reprocher d'être assez flou et très théorique dans ses définitions. Nous nous sommes soumis au même exercice de « débroussaillage » du concept, et il s'avère très

difficile de ne pas basculer dans une interprétation très subjective de la lisibilité. Notre analyse se rapproche beaucoup de celle de LYNCH.

2. Qualités intrinsèques de l'espace public

a. Critères d'analyse

A notre avis pour qu'un espace public soit clairement lisible et identifié, il doit avoir les qualités suivantes :

- *limité* : il doit avoir des limites bien définies et des contours visibles, procurés par les bâtiments alentours qui encadrent ce même espace public. Ce premier facteur qualitatif est primordial pour reconnaître l'espace public en tant que tel.
- *forme / morphologie* : Comme pour ses limites, l'espace public doit être perçu comme une forme à part entière et particulière. Cependant, nous ne pouvons savoir si la forme carrée, rectangulaire, triangulaire... est la plus lisible et la mieux appropriée. De même, le fait que la forme soit simple ou complexe ne peut nous renseigner sur le degré et l'intensité de l'utilisation de l'espace public.
- *harmonie / équilibre / unité* : l'espace public doit faire ressortir une certaine homogénéité et une harmonie entre les différents éléments qui le composent pour être le plus compréhensible. Si les différents éléments ont du mal à s'accorder entre eux, l'unicité de l'espace public n'apparaîtra pas clairement. Chaque élément doit être relié à l'ensemble qui le contient et vice-versa.
- *rapport hauteur / sol* : Là aussi, l'espace public doit avoir une certaine cohérence pour être bien lisible. Si les bâtiments environnants « étouffent » l'espace public, il sera peu visible voire peu ouvert. Au contraire, si l'espace public est très vaste, il pourra engendrer un vide, un certain « néant ». Ricardo BOFILL partage la même idée *« la symétrie et le rythme urbain sont les deux qualités de l'espace de la ville qui conditionnent la relation entre celui-ci et l'homme qui y vit. Et il ne peut y avoir de relation positive s'il y a disproportion entre les deux sujets : le hors d'échelle est sans doute aujourd'hui le plus redoutable ennemi de l'urbanité, il y a dissociation de deux mondes, le découplage entre l'homme et la ville. Celui qui ne retrouve pas dans celle-ci des marques à sa mesure ne peut pas l'aimer. »*
L'harmonie par la symétrie de BOFILL ne remporte pas l'unanimité. Pour Léon KRIER et Camillo SITTE, l'asymétrie sera recherchée pour ne pas lasser l'observateur par des formes monotones et répétitives, et provoquer des effets de surprise.
- *matériaux utilisés, mobiliers...* : la qualité apportée à l'agencement et au traitement de l'espace public fera qu'il se distinguera d'un autre et sera lisible dans sa constitution.

L'influence de la forme urbaine sur la culture et la conscience des citoyens

- *paysage objectif* :

⇒ éléments constants : totalité homogène de l'espace public constituée par les différentes parties qui le composent.

⇒ éléments singuliers : points de repères qui vont structurer le paysage et l'image de l'espace public (statue...).

- *fonctionnalité de l'espace public* : nous avons rajouté cette catégorie qui détermine énormément la pratique des espaces publics, même si elle ne constitue pas un élément de la forme urbaine. L'espace public a différentes fonctions principales : lieu de passage ou lieu de rassemblement (fêtes, manifestations, rencontre...). Il peut avoir différentes fonctions secondaires liées à des activités environnantes : commerciales, ludiques, culturelles....

La fonctionnalité peut parfois nous renseigner quant à la raison de l'agencement spatial de l'espace public et vice-versa.

Les qualités intrinsèques de l'espace public se rapportent à ce qu'on appellera l'espace purement physique, c'est à dire l'espace objectif ou réel sans émettre un jugement de valeur ou un sentiment. Nous nous attachons donc ici à la forme urbaine.

Nous cherchons à savoir quel langage la ville parle et délivre par le biais de son espace physique, de sa matérialité. Le problème majeur de notre analyse de la lisibilité réside dans le fait que pour être comprise et pertinente, nous sommes obligés d'expliquer les termes de manière précise. Or, il est très difficile de ne pas se référer à des éléments subjectifs comme, par exemple, « *l'harmonie, l'équilibre* ». Nous nous positionnons en tant qu'urbaniste, notre rôle est également de percevoir ce qu'est une lisibilité acceptable et correcte.

Cependant, l'harmonie, l'homogénéité sont à apprécier en termes d'échelles. L'échelle « idéale » sera à trouver par rapport au bâti environnant, à la fonctionnalité de l'espace public... Or, l'échelle et l'harmonie dépendent d'un contexte spatial et temporel. Il ne faut donc pas prendre le **risque de construire un modèle universel de lisibilité, qui dépendrait de critères généraux et non de critères prenant en compte des spécificités internes et l'environnement.**

Nous pensons que tout urbaniste ou penseur de la ville a pour but **d'intégrer chaque projet d'espace public à l'ensemble de la ville, tout en souhaitant qu'il ait des particularités propres.** Ainsi, tous nos critères de base pour comprendre la lisibilité sont réunis dans chaque projet urbain mais pas forcément selon les mêmes modalités, les mêmes moyens de réalisation. La lisibilité provient d'une reconnaissance d'un espace à définir.

Chaque penseur de la ville a sa vision de l'espace public lisible et sa conception d'un espace public agréable et équilibré entre le tout et ses différentes parties. D'ailleurs, leur conception est généralement basée sur des partis esthétiques et sur des comportements ou des sensations qu'ils veulent susciter. L'aspect physique de l'espace public servira de moyen à

cette mise en œuvre. Le contenant (forme urbaine) est au service du contenu (la société), il n'est cependant pas neutre. L'agencement de l'espace provient de politiques, d'idéologies. L'espace public est conçu de manière subjective. Ainsi, pour que ce même espace soit lisible, il doit être compris dans son organisation, et pas seulement compréhensible (facilité à être compris).

b. la théorie de S. KAPLAN sur la notion de paysage satisfaisant

Pour lui, une question fondamentale se pose : *Que doit posséder un environnement pour plaire ?* Cette question est à mettre en relation avec la notion de lisibilité. Chaque aménagement urbain a pour finalité de plaire aux individus, d'être agréable tout en étant compris.

En 1973, S. KAPLAN émet l'hypothèse qu'un paysage satisfaisant répond à trois besoins fondamentaux des êtres humains :

- ce qui nous entoure doit avoir un sens, l'homme veut comprendre (= contraire du labyrinthe). Il veut aussi être rassuré.
- l'environnement doit proposer de la nouveauté et stimuler. La monotonie est facteur d'ennui (un certain mystère crée une impression stimulante)
- enfin, un individu est libre s'il a le choix. Il faut qu'il puisse changer de direction et ne pas être prisonnier d'une seule solution.

Nous montrons à travers cette « théorie » que la lisibilité de l'espace n'est pas passive. Elle est active car, derrière elle, l'urbaniste cherche à susciter des comportements, des sensations, des sentiments, des perceptions... de manière inconsciente de la part des citoyens.

Nous verrons, cependant, dans la deuxième partie, comment cette lisibilité de l'espace se transforme en lecture et se charge d'une série de symboles dus à des perceptions personnelles ou culturelles. La forme matérielle de l'espace public est alors réinterprétée voire appropriée.

Conclusion de la première partie :

Dans cette première partie, nous avons vu que la forme urbaine de l'espace public n'est pas neutre dans son rapport avec les citoyens.

Elle n'est pas inerte car chaque époque propose *son* espace public et certaines pratiques vont en découler.

L'analyse de la lisibilité n'est pas aisée à faire car déjà, elle implique des partis pris subjectifs entre les différents penseurs de la ville. Cependant, nous considérons la théorie de S. KAPLAN comme base commune à toute pensée urbanistique.

En même temps, cette partie nous a renseigné sur deux éléments significatifs pour le déroulement de notre travail :

- **La forme urbaine de l'espace conditionne et cadre une partie des pratiques spatiales et sociales.**

Elle est donnée *a priori*, le citoyen doit composer avec elle pour satisfaire ses besoins et usages.

L'espace physique et matériel impose certaines règles et choix de citoyenneté : repères en fonction de données précises : monument qui se dégage, rue droite qui offre une perspective...

Pour RONCAYOLO (La ville et ses territoires), « *L'œuvre définit des contraintes ou cristallise des habitudes et des intérêts. En ce sens, il existe une certaine logique des formes urbaines qui n'est pas seulement inertie.* »

Cependant, le conditionnement n'est que partiel car les citoyens interprètent leur rapport à la ville et le modifie en fonction de leurs besoins et usages retirés. Nous verrons dans la deuxième partie, comment ils appréhendent la ville physique et comment elle peut devenir ville-support.

- **Le fait de voir un espace lisible, c'est ne plus le considérer comme un espace purement géographique et physique mais comme un lieu, voire un micro-territoire.**

L'environnement est organisé de manière visible et nettement identifié. Il devient un *lieu*. Il est l'enveloppe d'un corps sans lequel il ne saurait exister.

Le lieu situe et spécifie ce qu'il enveloppe. Le lieu peut être une ville ou bien un territoire dont les limites sont distinctes et les traits spécifiques. Pour être plus précis, le lieu devient un espace clairement visible avec des caractéristiques spécifiques (mais il n'a pas non plus une identité propre).

Le lieu est à la fois *continuité* (relation particulière avec l'espace, la forme et la figure) et *changement* (nécessité d'interpréter et de réinterpréter). Il transcende l'espace matériel car il se comprend par la relation sociale.

Ce n'est tout de même pas encore un territoire, qui lui, est un espace matériel et social (comme le lieu) approprié (synonyme du pouvoir, de la négociation d'une portion de l'espace) et porteur d'une identité.

L'espace public peut devenir un lieu puis un territoire en fonction de son appropriation.

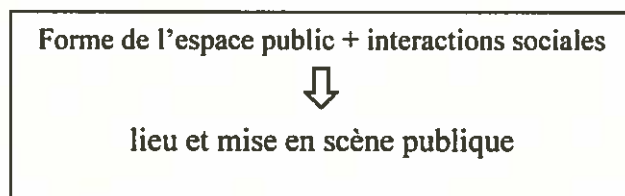
Fiche synthèse de la première partie

- Nous avons pu constater que la forme urbaine construit une part de la cidadinité et de la citoyenneté des individus car elle génère des comportements, crée des ambiances, suscite des pratiques.

Elle est donc active puisqu'elle conditionne l'individu et ses comportements. Elle peut même apparaître **assez autoritaire voire coercitive**. De toute façon, le but de tout aménagement est d'être dédié, approprié à quelque chose, à une pratique, à une valeur particulière. Par exemple, une place est vouée au rassemblement, à la rencontre. Dans la plupart des cas, elle peut simplement servir une fonction (place de la Concorde qui est circulaire). Un banc est normalement fait pour s'asseoir, un candélabre pour éclairer... Ensuite, l'homme pourra donner à l'aménagement n'importe quelle signification, n'importe quel usage (à partir du moment où il respecte l'environnement et les autres).

- Nous avons ensuite vu que la forme urbaine et la société évoluent simultanément. La forme urbaine va alors prendre différentes valeurs en fonction des époques et mentalités qui se succèdent.

- Par ailleurs, nous avons choisi le cas des espaces publics qui symbolisent la représentation même de la ville et de l'urbanité car les individus sont confrontés aux autres, dans leurs ressemblances et leurs différences, à travers des usages, des conflits, des valeurs, une négociation du pouvoir et de l'espace. L'espace public est le lieu où se partagent les valeurs collectives, historiques et symboliques. Il est à la fois spontané et culturel.



- Enfin, nous avons défini ce qu'était la lisibilité de l'espace public : espace décrypté, identifié et compris.

Plusieurs hypothèses découlent de cette réflexion :

- **La ville matérielle est active et non pas simple décor** : *hypothèse confirmée*. (voir ci-dessus).
- **La ville matérielle n'a pas de valeur si elle n'est pas utilisée, vécue et appropriée par l'homme** : *hypothèse confirmée*. La ville et l'espace public se comprennent en fonction de symboles et pratiques que la société donne.
- **Pour être vécue et appropriée, la forme urbaine de l'espace public doit être lisible** : *hypothèse à valider ou pas avec la deuxième partie*.

Deuxième partie : LES CITOYENS ET LA FORME URBAINE

Dans cette partie, nous nous intéressons à l'appréhension de la forme urbaine, notamment de la place publique, par les citoyens.

La plus grande difficulté résulte dans le fait qu'à un certain stade, la perception, la représentation, l'image, le sentiment semble totalement transcender la matérialité de la ville, de l'espace public jusqu'à parfois l'ignorer. L'espace public n'est alors qu'un prétexte pour mettre en œuvre ses propres pratiques.

Or, nous voudrions essayer dans ce mémoire de bien identifier le lien entre les formes urbaines, conduites sociales et les représentations.

Avant d'entreprendre notre démarche théorique, il est nécessaire de rappeler qu'il existe un certain nombre d'écrits sur le caractère social de l'espace public. Celui-ci n'a quasiment jamais été traité dans son rapport avec l'espace physique. Nous avons donc essayé de trouver un niveau de recherche pertinent : lisibilité et lecture des espaces publics de centre-ville, pour tenter de comprendre à partir d'un travail bibliographique et de terrain (troisième partie : Etude de cas sur trois places publiques d'Orléans), la relation forme urbaine / citoyens.

De plus, nous gardons à l'esprit que le citoyen, est à la fois, en tant qu'habitant, un simple usager de l'espace urbain et également, avec ses confrères, l'acteur principal des dynamiques urbaines. Cependant, il ne dispose individuellement que d'une perception très ponctuelle et localisée de l'ensemble de la ville, liée à son réseau professionnel, social et culturel. Ses possibilités d'action sur la transformation de la ville sont restreintes. C'est pourquoi, elle peut lui apparaître surtout comme un système de contraintes. Ses libertés résident essentiellement dans ses choix de localisation (habitat), d'usage et d'appropriation de l'espace collectif.

De cette manière, nous devons toujours garder à l'esprit que le regard du citoyen est orienté en fonction de différents facteurs : sa psychologie et certains habitus (comportements acquis et caractéristiques d'un groupe social). Il est nécessaire de prendre du recul par rapport à cette « rationalité » individuelle et sociale.

Autour de la relation citoyens / espaces publics, s'articule un certain nombre de points qui sont autant de questionnements sous-jacents : les modes de vies citadins en ville, la lecture de l'espace public et enfin l'appropriation de ce même espace.

A. Cultures urbaine et urbanistique de la ville et des espaces publics

1. « la multi-spatialité » de la citoyenneté moderne

Nous ne pouvons pas parler du rapport matérialité de l'espace / conduites sociales sans évoquer les modes de vie actuels et les comportements des individus dans la ville.

a. le citoyen mobile

Les citoyens sont amenés de plus en plus à être mobiles. Ils doivent se déplacer entre leur habitat, leur lieu de travail, leurs lieux de loisirs et de consommation. **Actuellement, il y a moins de fixité à un territoire, les références et appartenances s'étendent dans la ville et même hors de la ville.** Les individus ne sont pas cloisonnés à un lieu donné mais à plusieurs. L'homme se détache de plus en plus de l'espace. L'individu ne se borne plus à un territoire fermé mais va de point en point sur un réseau. En terme géographique, il n'y a plus de continuité surfacique dans sa consommation de l'espace mais une conception selon un réseau, donc d'éléments ponctuels consommés.

b. le citoyen consommateur d'espace et de lieux

L'homme de la modernité est **l'homme de l'abstraction de l'espace**. En effet, chacun fait sa ville "à la carte". Aujourd'hui, les espaces publics se pratiquent selon les goûts de chacun : le parcours du jogger sur le bitume, les terrains de no man's land appropriés par les plus jeunes... Les espaces deviennent des supports et des prétextes pour vivre sa ville.

« Alors que l'homme de la tradition est l'homme du marquage de l'espace et de la mise en scène du familier, symbolisé dans l'habitat, l'homme de la modernité est l'homme de l'abstraction de l'espace, de l'ordonnement des objets et de la distribution des fonctions qu'ils doivent assumer. » (PELLEGRINO, Formes architecturales, formes urbaines.)

L'homme moderne use et utilise l'espace selon ses besoins et ses pratiques.

Par ailleurs, les nouvelles formes de partage du travail, de la flexibilité du temps de travail, des horaires et des services créent toute une gamme d'interruption des pratiques et d'éphémérisation des groupes entraînant la **fragmentation et la désynchronisation des usages de la ville et des espaces publics**. Les lieux ne se vivent plus collectivement dans l'être-ensemble mais individuellement. **La ville est par conséquent consommée et diffuse**. Des espaces de centralité et de proximité périssent. Le citoyen vit la ville à sa manière et

utilise le concept d'ubiquité (faculté d'être présent en plusieurs lieux à la fois, c'est à dire d'appartenir à plusieurs endroits).

La ville et les espaces publics doivent s'adapter à la diversité des usages et des pratiques. L'espace public, la place doivent être flexibles pour accueillir la diversité des individus, la diversité de leurs pratiques, la diversité des temporalités (ce qui s'inscrit dans le temps) individuelles / collectives, et, efficaces : *pour le citoyen* afin de faciliter, servir ses pratiques et optimiser son temps ; *pour la ville* afin d'avoir un impact sur l'individu, être active et non pas anodine, quelconque, inerte, négligée et dépréciée.

L'ambiguïté de la ville moderne est celle de l'ambivalence. Didier LAPEYRONNIE exprime cette ambiguïté profonde de la ville moderne : « *Nous voulons nous lier et nous rompre, nous attacher et être libres, nous enraciner et circuler. Nous désirons la proximité et la distance, la ville que nous souhaitons doit être notre ville et celle des autres, un lieu de contemplation et d'action. Elle doit porter le passé et le futur, l'enracinement et le déracinement, l'inconnu et le familier, le semblable et le cosmopolite, le calme et l'agitation...* » (Ne serait-ce pas là les qualités de ce qu'on attend ou reconnaît-on d'un espace public, c'est à dire son ouverture et les libertés qu'il procure pour vivre sa ville ?, Comment pouvoir gérer toutes ces qualités sur un espace matériel ?)

c. Une citadinité temporelle et de moins en moins spatiale

L'échelle de la vie quotidienne s'élargit et sa complexité augmente. La complexité de la ville est le produit à la fois du développement d'un système urbain plus vaste et plus varié et de l'autonomie croissante des individus au sein de ce **système de différenciation de leurs usages** ou de **l'individuation croissante de leurs pratiques**.

Il faut ajouter à cela l'importance grandissante des télécommunications qui dictent de plus en plus l'organisation du travail et des loisirs. Elles engendrent un **détachement de l'espace physique et répondent à l'espace temporel**. Elles ne constituent plus des structures physiques mais des couloirs immatériels à partir desquels un autre territoire commence à s'établir.

La ville actuelle (depuis l'apogée de l'industrie au XIXe siècle) est construite en fonction de la dimension temporelle et non plus spatiale. A partir du XIXe siècle, l'organisation de la ville a changé. Elle s'est **sectorisée** en différentes zones : zones commerciales et industrielles, zones pavillonnaires et collectives, aires de loisirs, administrations dans les centres-villes... La ville traditionnelle, quant à elle, regroupait ces différents secteurs et les différentes fonctions. Les voies de communication et les moyens de transports se sont développés en conséquence. Même si la ville répond toujours à une logique spatiale, la rapidité et le gain de temps sont les moteurs de notre société de consommation. La ville se transforme physiquement, se sédimente, s'étend, se reconstruit, sur elle-même. Sa logique temporelle s'inscrit dans un temps long. Elle est là pour durer et transmettre des repères, des valeurs sociales et historiques et non pour être gaspillée et superficielle (comme simple support ou décor). C'est le principe même de la ville européenne : perdurer comme

base pour la mémoire de l'individu, contrairement aux Etats-Unis où la ville se reconstruit en fonction des nouveaux besoins sociétaux.

La forme urbaine semble être alors en crise face à ce nouveau contexte. D'une part, cela signifie qu'elle est dépassée par des modes de vie qui s'appuient sur un temps rapide, alors qu'elle est plutôt figée. D'autre part, cela inclurait également qu'elle ne signifie plus rien en soi, elle apparaît non nécessaire ou secondaire pour répondre aux nouveaux besoins plus calqués sur le temps que sur l'espace.

Nous assistons actuellement à un double mouvement de déterritorialisation et reterritorialisation des modes et des lieux de production des groupes sociaux et des systèmes d'inscriptions sociales. Ces transformations sont d'autant plus difficiles à appréhender que nos catégories de pensées sont dominées par la référence à l'espace et que l'espace lui-même est de plus en plus référencé au temps.

Peut-on ou doit-on alors parler de crise de la forme urbaine ? En effet, le citoyen ne semble pas, plus ou moins se préoccuper de la forme urbaine de la ville et sa signification. Il va d'espace de consommation en espace de consommation mais plus de lieu à lieu.

Les lieux ne semblent plus avoir de valeur : un parvis de cathédrale (cas de la cathédrale d'Orléans) ne sert plus simplement de moyen de rencontre après et avant la messe mais également de piste propice au skate-board.

Nous avons intentionnellement utilisé le verbe « *sembler* » pour faire référence à la valeur des lieux. En effet, la plupart des citoyens peuvent considérer, dans cet exemple, que le fait que l'espace sacré de la cathédrale serve une autre activité, soit une perte de valeur, une méprise du lieu.

Or ce lieu, cet espace matériel a toujours une valeur en soi puisqu'il a ses propres caractéristiques (gabarit, formes...). Certains considèrent ce **transfert de valeur** comme une aberration. En fait, dans ce cas, la fonction normée, la fonction légitime de cet espace mystique s'est transformée en une autre fonction plus ludique.

Mais, en soi, est-ce gênant ? **La société est habituée et éduquée à voir une cathédrale** et son environnement comme un lieu sacré. Image du lieu et fonction sont liées et interdépendantes. Pourtant, la forme et la fonction évoluent et peuvent évoluer indépendamment. Auparavant, le parvis des cathédrales était le lieu de prédilection des manifestations saltimbanques. La cathédrale accueillait, quant à elle, les malheureux, les voleurs... Son rôle d'accueil des démunis a changé, elle est maintenant un lieu de culte qui regroupe les chrétiens.

La société évolue, les formes urbaines et leurs fonctions également. Fonction et forme ne sont pas toujours liées, l'une peut perdurer plus longtemps que l'autre mais dans les deux cas, elles devront s'adapter à la nouveauté.

Maintenant, chaque morceau de forme urbaine est susceptible d'accueillir toute pratique sociale (même si dans les normes et les mœurs contemporaines, elle n'est pas dédiée, dans cet exemple, au skate).

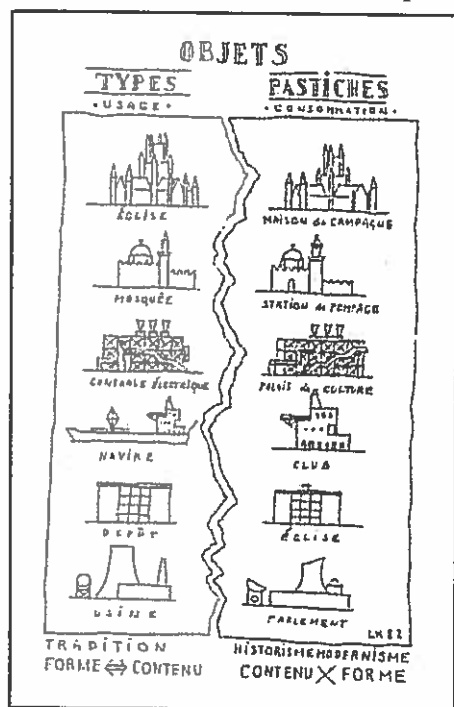
Les formes urbaines héritées de la ville et de ses espaces publics ne sont-elles pas pour certaines, dépassées ? La lisibilité d'un espace public, donc d'un lieu, ne doit-elle pas alors se concevoir plus par rapport à la fonction que la forme elle-même, qui ne signifie plus rien en soi ?

La Charte d'Athènes prône la spécialisation des espaces, des formes en une fonction et pratique uniques. Or, ceci inclut que la ville devient statique et autoritaire car elle ne tolère pas d'autres pratiques que celles dictées par la forme originelle. Cela aboutit à une méprise totale de la ville. Elle ne peut plus s'inscrire dans le temps long, qui est à l'origine de son fondement, mais dans un temps court, celui de la consommation qui entraînerait l'annihilation de la forme urbaine antérieure et par conséquent son histoire. **La forme doit s'adapter aux pratiques et fonctions successives.**

Le problème actuel réside dans le fait que nous avons **tendance à tout formaliser**. Cette formalisation se comprend selon deux aspects: la fonction est liée à une forme et, la société actuelle qui éprouve le besoin de tout réglementer et de tout normer.

Le rapport forme / fonction s'entend alors comme un système de réglementations, d'interdictions : un logement collectif doit avoir telles mesures, un espace public doit mesurer au minimum...

De ce fait, les constructions et compositions urbaines deviennent homogènes et ressemblantes par rapport à une logique normative, normée et normale qui semble évidente, (car habituelle) aux yeux des individus. « Une place a une fontaine, un préfabriqué représente une usine... » (Dans notre questionnaire, à la question « Quelles qualités et rôle doit avoir une place ? », huit personnes ont répondu qu'elle doit posséder une fontaine ou de la végétation.) La forme est dictée par la fonction dans ce cas.



Léon Krier, en caricaturant la situation, se pose la même question. Il pense, dans L'architecture choix ou fatalité, que la forme doit être compréhensible en tant que telle pour guider les pratiques sociales voulues et remplir une fonction particulière.

En ce qui concerne, la forme urbaine des espaces publics, le rapport fonction / forme est moins évident car celui-ci accueille diverses fonctions (circulation, lien entre les constructions...) et sa composition matérielle dépend d'un ensemble d'éléments (mobilier, agréments, architecture environnante...)

Nous ne pensons pas qu'un bâtiment, un espace doivent se borner à avoir une ou des fonctions symboliques permanentes. Tout change en fonction des pratiques sociales et de l'évolution des mentalités. Les formes et les fonctions évoluent en conséquence. Mais dans leur configuration même, il est important de comprendre les pratiques qui doivent en découler, par des éléments significatifs, et non d'accueillir une multitude de pratiques contradictoires qui annihileraient l'unité du lieu ou sa convivialité.

Autres questions qui découlent de cette hypothèse : est-ce que le but d'un espace public est d'être approprié ? Est-ce qu'un espace public approprié a intérêt à accueillir le plus grand nombre de personnes, ce qui inclut une plus grande probabilité de pratiques contradictoires ou, doit-il accueillir une pratique unique de l'espace (fondement de la Charte d'Athènes) ? (*Nous tenterons de cerner les enjeux de ces questions dans la partie appropriation.*)

Fonction et forme peuvent se mêler et s'entretenir l'une et l'autre ? La forme est au service de la fonction (et vice-versa) mais elle peut évoluer sans elle (la forme peut accueillir d'autres fonctions, par exemple, un entrepôt transformé en musée ou en bar...).

Ce n'est parce qu'une forme ne correspond pas à sa fonction première qu'elle est forcément un échec ? L'urbaniste, l'architecte... doivent plutôt se demander quels usages sont admis et quels usages sont à prohiber au sein de la place, l'espace public pour permettre la bonne entente des personnes dans un même espace ? Quel manque une fonction différée traduit-elle ? (Par exemple, la ville d'Orléans n'a peut-être pas de roller parc pour pratiquer ce loisir ?)

A cette étape de notre réflexion, nous nous rendons déjà compte qu'un espace public, dans sa dimension matérielle, ne se conçoit pas de la même façon selon les personnes. Les citoyens savent-ils lire et comprendre les formes urbaines, les comportements qu'elles incitent ou contraignent ?

2. Une faible culture urbanistique de la ville

La culture urbaine des citoyens se traduit par leur choix pragmatique des lieux, en fonction ou non de l'environnement physique (forme urbaine), de manière consciente ou inconsciente.

De cette façon, les citoyens font l'apprentissage de la ville matérielle, des espaces publics à travers une **connaissance des lieux** et des formes urbaines (**familiarité** avec telle place, telle rue, tel édifice...)

Les habitants choisissent des repères, des parcours urbains pour vivre la ville. Les conduites sociales ne sont donc pas totalement indépendantes des formes urbaines. **Ils ont appris à les lire, à les reconnaître, à s'en servir.**

Ce n'est pas pour autant que nous puissions appeler cette relation culture urbanistique et architecturale de la ville. La culture, selon le Petit Larousse s'entend comme « *un ensemble de structures sociales et de manifestations artistiques, religieuses, intellectuelles qui définit un groupe, une société par rapport à une autre.* » La culture d'un groupe, d'une société ne peut se comprendre sans ses pratiques techniques (modes d'expression physique) et symboliques. Les citoyens sont imprégnés par des modèles de vivre la ville, par des habitudes, des normes...(= culture urbaine). En élargissant le mot « culture » au concept de « culture

urbanistique et architecturale », nous faisons référence aux connaissances urbanistiques et architecturales que l'individu a de la forme urbaine.

En France, les citoyens sont relativement sensibles à la matérialité de l'espace. En général, le citoyen prend plus ou moins conscience de son environnement, il l'aime ou non, apprécie ou non certains effets, la perspective d'une rue, la fermeture d'un jardin, une échappée, une ambiance et choisit d'aller par un chemin ou un autre, même s'il n'est pas captif. L'homme consomme la ville.

En fait, le citoyen français sait reconnaître des formes, des types d'espaces urbains et architecturaux mais il ne les connaît pas et sait rarement nommer ce qu'il voit et perçoit. D'ailleurs, **il évoquera plus facilement une ambiance pour décrire un espace public que sa matérialité** (dans notre questionnaire, cf *troisième partie*, nous avons remarqué que parler de l'espace public physique demande un véritable effort de concentration de la part des personnes interrogées.)

Notre perception visuelle est limitée par notre regard puis par le langage. Ainsi, on ne reconnaît que ce que l'on connaît. Il existe donc un écart entre la réalité et la perception de l'individu qui voit que ce qu'il reconnaît, et entre sa perception et le langage (il exprime que ce qu'il peut décrire par des mots de son vocabulaire souvent limité en ce qui concerne l'évocation de l'espace). Entre ces deux étapes, il existe donc une perte d'informations et des changements de sens.

Nous avons parlé de la culture urbaine et urbanistique de la ville pour comprendre l'état d'esprit dans lequel les habitants sont, pour concevoir leur ville. Ici, il n'est pas question de juger le comportement et l'expérience humaine mais de faire un constat de la situation actuelle. Comment se fait alors le rapport à l'espace physique, si dans la pratique, il semble devenir de moins en moins important ?

B. La lecture de l'espace public et de la place

1. De la perception psycho-sociologique ...

Le concept de lisibilité est difficilement définissable en tant que valeur objective, en tant qu'objet physique, sans impliquer des critères subjectifs. A partir du moment où un individu observe la forme urbaine, elle n'est plus visible mais objet de lecture.

Elle n'est plus une qualité de l'espace physique et matériel mais devient une capacité du citoyen à percevoir, à cerner l'environnement physique et à déchiffrer l'espace public.

Par ailleurs, il existe un **certain déterminisme et un conditionnement psychologique, sociologique et culturel** dans la façon de regarder la ville et ses espaces.

Le regard n'est pas neutre. Il est construit en fonction de l'expérience de l'individu qui lit la ville, selon des valeurs acquises et transmises par la société dans laquelle il vit.

Dans la première partie du mémoire, nous nous basions sur la théorisation de l'espace public (lisibilité) et maintenant nous nous focalisons sur son empirisme (lecture).

a. La perception

R. BARBARAS dans La perception pense que celle-ci est caractérisée par une double dimension :

- Elle est un mode d'accès à la réalité « *réalité qui précède mon regard et telle qu'elle était avant que je la perçoive.* »
- Elle est sensible « *épreuve que je fais de la réalité.* »

La perception est le premier rapport que l'homme a avec l'espace physique, l'environnement. Le citoyen reconnaît la qualité de certains éléments de la forme urbaine de l'espace public comme visibles, lisibles et intelligibles.

Il voit : « *Sa perception rejoint la chose telle qu'elle est en soi...* » Mais, ce regard n'est pas neutre, il dépend du vécu, de l'expérience, des habitus de l'observateur « *... la perception saisit cette chose à travers des états du sujet.* »

Pour Kant, la perception de l'environnement urbain passe par trois stades successifs : le dessin coloré en forme 2D, la perception tridimensionnelle, la référence symbolique.

A notre avis, Kant a raison de bien distinguer les étapes de la perception : l'objet est d'abord cerné en tant que tel, sans « a priori » - cependant, l'homme ne voit pas ce qu'il ne reconnaît pas, l'image est déjà partielle et subjective -, simplement dans sa dimension spatiale et visuelle, puis, l'objet est interprété, un sens lui est donné (dimension symbolique).

b. Sensations, sentiments, sensibilité

Il est très difficile de distinguer dans la représentation que l'individu a de la ville et de la forme urbaine, ce qui appartient au domaine de la perception pure ou ce qui est du ressort de la sensibilité de l'observateur. Les deux perceptions se font souvent de manière simultanée.

La connaissance de l'objet observé est alors subjective car elle se fait en référence au vécu, au ressenti de l'individu.

L'homme a un rapport affectif à la ville : elle provoque en lui des sentiments (il aime ou pas une place...), des sensations (bien être, malaise...). Cette relation peut d'ailleurs souvent se transformer en appropriation (*cf partie appropriation*).

La perception devient alors analyse et interprétation. Ce n'est plus l'œil seul qui perçoit mais tout le corps qui ressent.

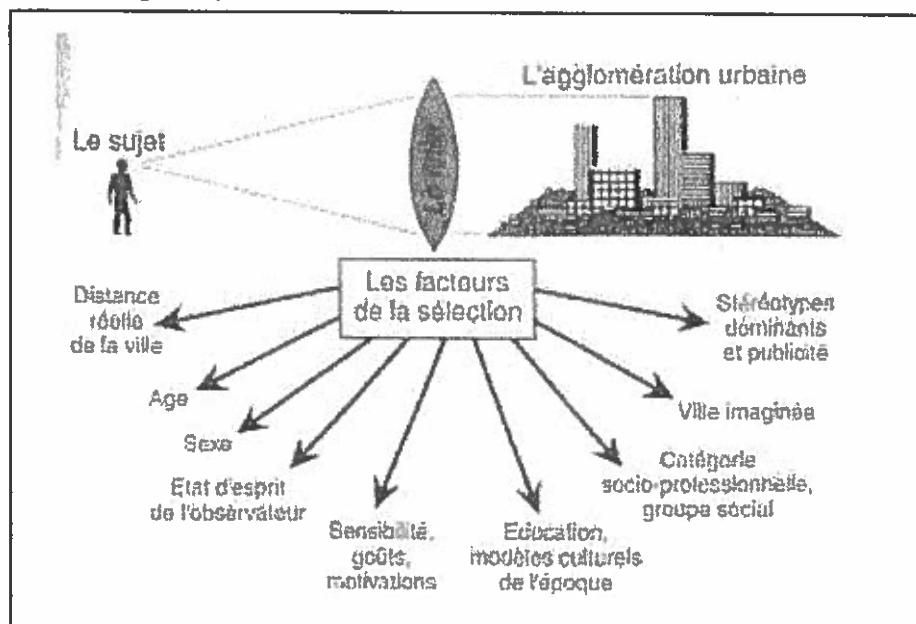
c. Le jugement esthétique

L'analyse de l'espace physique, faite par l'observateur, est souvent en premier lieu, celle du jugement esthétique. Pour G. CHELKOFF (Les mises en vue de l'espace public), « la sensation de beauté naît du premier regard avant que l'observateur prenne conscience de l'utilité ou de la signification de l'objet perçu. »

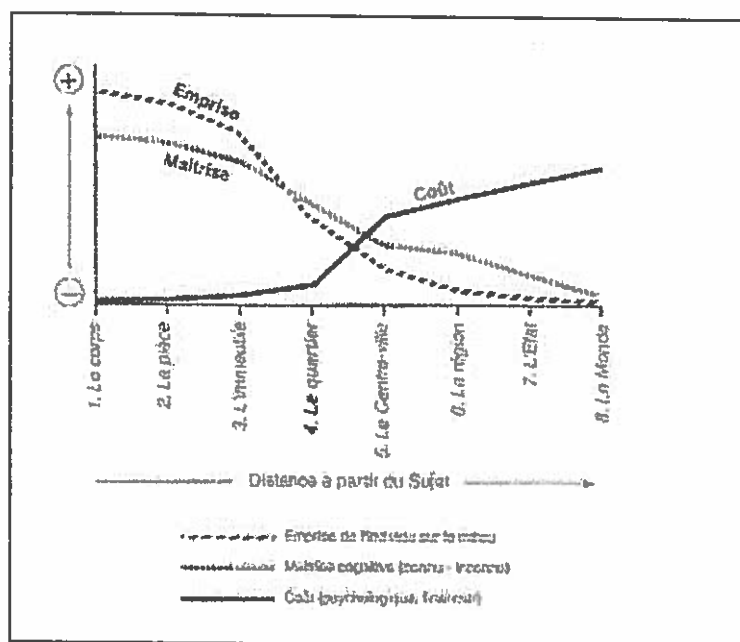
La notion du beau et du laid est assez spontanée dans l'interprétation du réel. Cette perception est à la fois individuelle et culturelle.

Chaque individu a une **représentation schématique et lacunaire** de son environnement, par rapport à sa psychologie (état d'esprit...), par rapport à sa façon d'interpréter la forme de l'espace public ou de la place.

D'autres facteurs déformant ou filtrant la réalité interviennent dans la perception et la représentation de la forme urbaine, notamment celle liées à l'identité de l'individu : Age, sexe, profession. (*Schéma de P. PAULET qui peut s'appliquer à la forme urbaine, dans Géographie urbaine, p 185*)



Plus l'individu va appréhender un élément spatial « important », moins il va se sentir familiarisé avec. (Schéma de P. PAULET, *Géographie urbaine*, p189).



2. ... à l'imagibilité

D'autres facteurs collectifs et culturels vont intervenir dans l'écart qui existe entre la réalité de l'espace public et sa perception.

Nous avons classé ces différents conditionnements selon leur degré décroissant de dépendance à l'objet : d'une perception qui prend appui sur la forme urbaine à une vision qui surpasse totalement la réalité et qui est ancrée dans les mœurs d'une société donnée à un moment donné. Le regard et l'appréhension de la matérialité de l'espace public sont de moins en moins spontanés et donc de plus en plus construits.

L'espace public n'est plus une perception du réel mais une représentation, une image, un symbole (sens et lien avec autre chose).

Cette perception se fait de manière inconsciente.

a. Archétypes, préjugés

A ce niveau, la lecture de l'espace public se fait directement sous la forme d'une interprétation. Il existe des images pré-construites de certains lieux, de certaines formes urbaines.

Par exemple, un espace public dans une zone d'habitat collectif ou de grands ensembles impliquera plutôt un sentiment de malaise, de méfiance. Les médias et la plupart des personnes y relatent des faits négatifs, des problèmes d'insécurité et de violence.

La forme de ces espaces publics (généralement vastes, sans centralité...) sera alors pour l'individu le reflet de certains fléaux évoqués dans les banlieues. La lecture de l'espace est limitée par les pré-construits reçus de la société. L'individu observateur a du mal à se détacher de cette image.

Les formes urbaines peuvent coller et confirmer certains préjugés collectifs.

b. Psycho-sociologie de la forme

Inconsciemment, la société est éduquée à analyser les formes et savoir ce qu'elles évoquent. Le meilleur exemple en est la représentation que les enfants occidentaux se font de la maison traditionnelle : elle aura toujours un toit triangulaire, un carré ou un rectangle pour les étages.

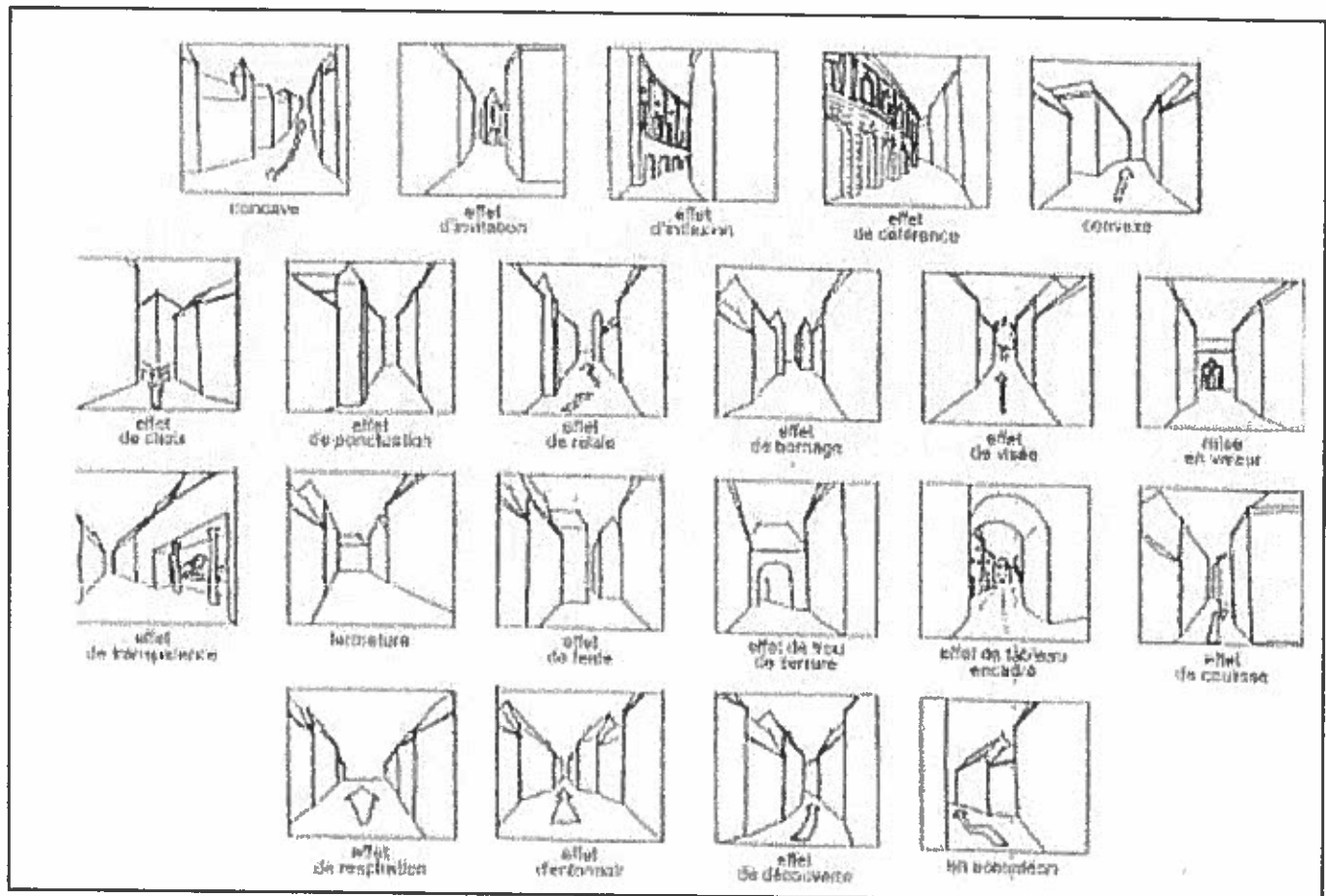
Les objets visuels sont présentés sous forme de **symboles normés**. Nous nous référons ici au cas de l'architecture car l'exemple en est le plus flagrant mais cette représentation est valable aussi pour les espaces publics et la place. La place, est par exemple, généralement dessinée sous forme de rond.

Un autre exemple : l'espace sacré. Son analyse engendre un sentiment spécifique : mystère, respect. Le sacré se projette dans l'espace : la verticalité est une ressource utilisée par toutes les religions.

Notre but n'est pas de multiplier les exemples mais de montrer que la lecture de l'espace public peut se faire **intuitivement** (l'intuition étant « la perception immédiate de la vérité, sans l'aide du raisonnement. Faculté de prévoir, de deviner. » Larousse).

La connaissance de l'espace public est déjà assimilée au fond de chaque conscience, de façon inconsciente. L'individu a intériorisé certaines formes qu'il associe à des comportements, à des images pré-établies.

Quelques exemples d'effets provoqués par l'agencement de l'espace



Ces différents schémas sont à lire avec précaution. Ils proviennent du dessinateur qui perçoit l'espace public selon ses ressentis, ses critères de lecture. Cette perception peut sembler exagérée pour certains ou sans fondement.

c. Mémoire collective, culture des lieux

Ce n'est plus la forme qui va être reconnue mais le lieu même. Dans ce cas, l'espace public est lisible comme entité unique avec une identité, des caractéristiques propres, et un fonctionnement spécifique.

RONCAYOLO voit dans ce type de lieu « la représentation de la ville qui s'inscrit dans une *ethno-histoire*. Elle accorde une large place aux comportements des groupes sociaux, à la manière dont se transmettent et s'acquièrent les habitudes. La ville est alors *apprentissage des actes comme des représentations*. » La forme urbaine s'efface petit à petit au profit d'une image véhiculée par la culture et la société.

A ce stade, la perception de l'espace ne s'établit plus au niveau de la simple image (représentation du réel) mais également dans le domaine de l'imaginaire, du fictif, du

symbolisme, du mythe. La représentation n'est plus simplement individuelle mais collective et sociale.

La forme urbaine ne devient alors plus qu'un simple support, qui concrétise une représentation, une pratique sociale, un contenu symbolique. Par exemple, la place du Martroi (*étudiée en troisième partie*) valorise Jeanne d'Arc et son histoire. Tous les 8 mai, elle est commémorée en ce lieu. Cette place est dédiée à sa victoire contre les invasions. Pour un touriste, la place n'a pas de réalité dans sa matérialité même mais plutôt par rapport à sa symbolique. Ce n'est pas la place qui est prise en photo mais la statue de Jeanne d'Arc.

A ce niveau, la matérialité de l'espace public n'a plus de consistance face au fait historique. **La forme urbaine est un décor.** L'image collective est donc totalement indépendante de l'espace physique. Pourtant, ce qui est paradoxal, c'est que **la matérialité et la mémoire collective sont intimement liées, dans la représentation de l'espace.** Si nous changeons un élément de la forme urbaine de ce même lieu, le mythe social n'aura plus la même valeur car son image et sa réalité matérielle sont associées intuitivement et spontanément.

Pour Lynch, « *le cadre physique a un rôle social : il peut fournir aux communautés de groupe, la matière première des symboles et des souvenirs collectifs.* »

d. Fonctionnalité désirée ou à retirer de l'espace public

Dans d'autres cas, la forme urbaine de l'espace public et de la place est totalement transcendée par sa ou ses fonctions. Le citoyen ne s'attache plus à l'espace physique mais à l'ambiance.

Peu importe l'esthétique ou la matérialité de l'espace public du moment que ce dernier soit adéquat à ce que l'on veut y faire (par exemple, des marches pourront servir à s'asseoir).

La lisibilité du lieu peut être rendue évidente en fonction de ce qu'on attend de ce même espace public. Si un promeneur voit en lui, un espace de rencontre, il le lira comme un espace interactif. Si une autre personne le voit plutôt comme un lieu de délinquance, elle aura tendance à poursuivre son chemin et l'emprunter comme lieu de passage.

Nous avons vu à travers cette section sur la lecture de l'espace public que la lisibilité s'est transformée en *imagibilité*, selon l'expression de Kevin Lynch.

L'imagibilité est « *pour un objet physique, la qualité grâce à laquelle il a de grandes chances de provoquer une forte image chez n'importe quel observateur.* ». La réalité de la forme urbaine est alors couverte d'un filtre subjectif, collectif ou individuel qui interprète l'objet observé.

Dans L'image de la cité, Lynch distingue trois composantes de l'image de notre environnement :

- *Identité* : Identification d'un objet qu'on distingue des autres choses, entité séparée unicité.
- *Structure* : Relation spatiale ou paradigmatique de l'objet avec l'observateur et les autres objets.
- *Signification* : Pratique émotive pour l'observateur.

Avant d'être interprétée, l'image s'appuie directement sur la réalité et la matérialité de la forme, même si, ensuite elle peut devenir totalement indépendante de cette même réalité.

Cependant, **l'image n'est que partielle** : l'individu ne perçoit pas la forme urbaine dans sa totalité :

- elle est partielle car l'individu va généralement accrocher son regard, sa perception sur quelques éléments de détail (une fontaine....). Les éléments singuliers sont mieux perçus par le citoyen que les éléments constants.
- elle est partielle car elle provient de la subjectivité du citoyen, de ses propres normes et critères pour analyser un espace et un lieu. L'analyse est par conséquent orientée, en fonction de son vécu, de son âge... Elle n'est donc pas complète et achevée.

A partir du moment où l'espace public, la place sont lus par l'observateur, l'utilisateur, ils perdent de leur valeur réelle mais gagnent **une valeur symbolique**. Ils sont porteurs de **sens**.

Il nous reste maintenant à savoir comment les individus vont s'approprier la forme urbaine de l'espace public, à partir de l'apprentissage et la connaissance de sa réalité ?

Avant de voir la pratique de l'appropriation, il nous était nécessaire d'identifier les différents processus mentaux : représentations cognitives, réactions affectives, que provoque un lieu, un espace. Maintenant, nous allons étudier les comportements que lieu et espace sont susceptibles de faciliter ou contrarier, par le biais de la pratique appropriative.

Conclusion de la deuxième partie :

La forme urbaine, l'espace public physique ne semblent plus avoir le caractère autoritaire et de conditionnement qu'ils avaient dans la première partie.

D'une part, l'individu peut les ignorer totalement. L'homme vit ses pratiques indépendamment de l'espace physique et matériel. Ce dernier est en quelque sorte nié.

D'autre part, la forme peut devenir inerte et malléable en fonction des sens, des symboles, des fonctions qu'on lui attribue de manière collective ou individuelle.

Cependant, nous ne pouvons pas être aussi catégoriques. La forme urbaine, l'espace matériel ont des caractéristiques qui font que les individus vont l'utiliser ou se l'approprier de telle manière et non d'une autre (*cf troisième partie : « de notre point de vue d'urbaniste... »*).

Pourtant, le fait culturel semble très fortement orienter l'utilisation de l'espace. Par exemple, un marocain voudra retrouver en toute place le contact corporel, comme sur la place Djema el Fna. Un français, aura, quant à lui, plus tendance à vouloir s'isoler sur la place, à trouver son « coin tranquille ».

Comment peut-on alors mesurer l'interaction forme urbaine / citoyens ? Jusqu'à quel moment la forme urbaine agit sur le citoyen et est configurante ? Dans ce cas, elle a une certaine « efficacité » (= force agissante, vertu par laquelle une chose produit tout son effet) car elle formate les usages et les comportements.

A partir de quel moment ce rapport s'inverse t'il, c'est à dire à partir de quel moment la forme urbaine devient configurée par la société et l'individu ?

Il est très difficile de répondre à ces questions car l'interaction entre les deux est constante et s'établit dans un système de cercle vicieux. Dans notre mémoire, nous nous contentons d'analyser cette relation et de voir comment les deux thématiques agissent l'une sur l'autre.

C. L'appropriation des espaces publics et de la place

La lecture de la ville est une pratique urbaine (comportement habituel, façon d'agir), l'utilisation en est une autre et l'appropriation aussi.

Le citoyen qui vit la ville en plus d'être un simple observateur devient **usager**. Il n'appréhende plus la ville de manière passive en la décryptant (= intériorisation de pensées et réflexions), **il va agir** sur elle (= extériorisation de pensées et actes) soit en se servant de sa forme urbaine (= utilisation comme support physique) ou en l'ignorant (= pratique indépendante de l'espace physique et matériel). Il va l'utiliser et même se l'approprier.

L'appropriation est « *l'action consistant à prendre possession d'un objet physique ou mental. L'appropriation de l'espace désigne les conduites qui assurent aux humains un maniement affectif et symbolique de leur environnement spatial.* » (F. CHOAY, P. M, *Dictionnaire de l'urbanisme*.) Par cette définition, nous comprenons que l'appropriation résulte d'un **pouvoir de l'homme sur son environnement physique. Il le domine et va le manipuler** en fonction de ses attentes, de ses sensations, de ses pratiques, en fonction de ce qu'il reconnaît en elle.

Le Larousse, lui, donne deux définitions différentes du terme « appropriation » :

- « *rendre propre à une destination, adapter, conformer* ». L'homme en s'appropriant un objet physique, le transforme et le considère comme simple moyen (= support) pour arriver à ses fins (= pratiques, conduites sociales). L'objet est approprié à quelque chose.
- L'autre aspect de l'appropriation est encore plus fort « *se donner la propriété de faire sien, s'attribuer.* » L'appropriation a maintenant un rapport direct avec le territoire, l'espace matériel est possédé physiquement *pour soi*.

Ce qui est gênant dans de telles définitions, c'est que l'appropriation s'entend au sens de propriété, possession comme droit d'« *user, de jouir ou de disposer de façon exclusive et absolue.* » (Larousse). L'appropriation se réfère à une valeur individuelle, égoïste. L'espace physique est fait *pour soi*, est métamorphosé en fonction de son ego ou d'un intérêt plus vaste qui implique un groupe, mais pas la totalité des individus. Dès lors, l'appropriation remet en cause un des principes de la conception urbanistique. En effet, une forme urbaine se doit d'être démocratique, c'est à dire à la portée de tout le monde, accessible.

Dans la suite de notre travail, nous entendrons l'appropriation comme une manipulation mentale et physique, **une manière de conformer l'espace public en fonction de ses propres valeurs et pratiques**. Elle est une **intériorisation du lieu**. On se l'attribue car il présente une partie du *moi* ou du *nous*, dans un rapport affectif.

Cependant, ce maniement du réel en valeur personnelle peut s'appuyer sur le réel lui-même sans en transformer sa fonction, son sens d'origine, ce pour quoi il est approprié lui-même, c'est à dire ce pour quoi il est destiné et pour quel usage il est dédié (fonction donnée par le penseur de la ville ou la société). **L'appropriation est le fait de rendre un lieu ou un**

élément à soi et pour soi. L'espace (social ou physique) construit et affirme les valeurs de l'individu ou d'un groupe qui se l'approprie. Il est reconnu comme élément constitutif, fédérateur de ces mêmes valeurs.

La pratique appropriative ne doit pas être confondue avec l'utilisation, l'usage qui eux, répondent à l'efficacité ou la nécessité de la pratique urbaine (j'use cet espace car j'y passe, je vais à cet endroit pour me détendre...). L'appropriation est différente, elle n'a pas d'intérêt pour le fonctionnement même de la ville (sauf dans le cas où un groupe s'approprie fortement les lieux et exerce une relation de pouvoir ou de conflit. Le lieu est dans ce cas un territoire marqué par l'identité du groupe). Elle est en quelque sorte un coup de foudre affectif pour un lieu.

Précédemment, nous avons évoqué la notion de pouvoir. Cela suppose que certains individus vont dominer les lieux et d'autres les subir ou du moins subir le pouvoir des dominants. A l'époque des dictatures d'Hitler, de Franco, de Staline, l'urbanisme était totalitaire et non démocratique, par exemple. L'appropriation était alors absolue : le territoire appartenait à une personne qui lui donnait les formes et fonctions désirées.

La pratique appropriative ne transforme t'elle pas l'aménagement, la forme urbaine, en objets ségrégatifs et vides de toute valeur civique et démocratique ? N'est-elle pas alors l'antagonisme même de certains principes urbanistiques ?

Avant d'analyser cette interrogation, nous allons évoquer les différentes sortes d'appropriation et leur intensité pour répondre, en fin de mémoire à la question : la lisibilité de l'espace public joue t'elle un rôle pour son appropriation ?

Dans les Annales de la recherche sur les espaces publics, Z. CASTORIADIS évoque cette puissance appropriative : « *La seule instance compétente pour définir les espaces publics est la société qui les anime par l'usage qu'elle en fait, par l'attachement qu'elle leur manifeste, par son mode d'être dans ceux-ci, par les interprétations et réinterprétations successives qu'elle en donne et qui en font des espaces vivants.* » Notre définition de l'appropriation est résumée dans cette citation. Elle est le degré d'appréciation qui est faite de l'espace ou d'une portion de l'espace.

1. L'appropriation mentale

« Ces pratiques publiques actualisent ce qui n'était que potentiel dans la forme urbaine. Comme si la matérialité n'était ici que substance avant que les formes symboliques ne lui donnent consistance. » (C. GHORRA GOBIN, Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale)

Le simple fait de regarder et d'observer la ville est une pratique appropriative. En effet, l'individu prend la ville pour lui, **il possède la réalité, la transforme et l'analyse en image subjective**. Les citoyens vont traduire dans leurs conduites et pratiques, leur conception de l'espace public. A partir de leur appropriation mentale, ils vont mettre en scène leur appropriation physique.

La lecture de tout forme urbaine, peut en être une traduction car l'individu manipule la matérialité visuelle pour créer sa représentation de la réalité. Dans Tisser la ville, J. F. AUGOYARD classe par ordre croissant différents critères d'appropriation de l'espace. A ce niveau, nous retrouvons le critère « *nommer les lieux* ». Le lieu est reconnu par le nom que la société lui donne, lui attribue. Le fait de donner un nom aux objets physiques consiste à les reconnaître puis, les « objectiver » et qualifier à sa manière.

Cependant, l'appropriation mentale, n'est pas observable et difficilement quantifiable (seuls des questionnaires et enquêtes peuvent nous renseigner.) L'appropriation physique est plus facilement analysable et se manifeste de différentes manières.

2. L'appropriation physique

Du stade d'observateur, le citoyen est passé au stade d'utilisateur. Il va user et utiliser la ville, les formes urbaines. Il va identifier le lieu, la place, l'espace public à une pratique.

a. « le marquage du territoire » (J. F AUGOYARD)

Le marquage du territoire se manifeste dans un premier temps par les cheminements, les parcours, les conduites et interactions que le citoyen choisit. Il s'attribue certains éléments de l'espace physique en fonction des pratiques qu'il veut susciter : « *Une forme construite organise, donne des directions et des espacements, infléchit des actions, mobilise des acteurs, tout en leur laissant des marges de manœuvres ou des conduites et en mettant à l'épreuve leurs compétences (cheminements...)* » (G. CHELKOFF, Les mises en vue de l'espace public). Cette utilisation peut être éphémère (simple passage sur un espace public), durable (l'individu s'attarde sur une place pour jouer à la pétanque par exemple), ponctuelle (le citoyen s'assoit sur un banc de la place car il est fatigué) ou répétitive (cheminement

quotidien de cet espace public pour se rendre au travail). Les lieux sont utilisés et soumis aux valeurs de l'individu ou du groupe. Ils sont caractérisés par une charge émotionnelle.

b. « les événements différenciateurs » (J. F. AUGOYARD)

A partir du moment où l'individu se trouve sur un espace public, il est confronté aux autres, à leurs pratiques et conduites, à leur appropriation de l'espace. L'être-ensemble qui caractérise l'espace public ne correspond pas à la somme de tous les individus ensemble mais à chacun d'entre eux ajouté à une valeur collective, à une mise en scène.

Les effets de l'appropriation sont diverses : soit l'appropriation va être homogène (cette harmonisation entre les pratiques peut provenir éventuellement de la lisibilité de l'espace public qui se comprend clairement et de la même façon, par rapport à sa fonctionnalité, par rapport à sa forme, cf (3.)), soit elle va amener des tensions, des conflits, des rapports de domination et de pouvoir voire d'exclusion. Dans tous les cas, l'individu doit négocier sa place, ses pratiques dans son rapport à l'espace et dans son rapport aux autres. L'espace public physique doit être partagé et doit mener au consensus, c'est à dire au respect de chaque pratique. L'appropriation physique n'est pas statique car elle est sans cesse réinterprétée par rapport aux conduites individuelles ou sociales des *alter ego*.

« Les espaces publics sont soumis à des tendances plus ou moins appropriatives et dont le degré de flexibilité ou de rigidité dépend de la conception, de la composition sociale des groupes usagers, mais aussi de l'articulation avec d'autres espaces. » (I. BILLIARD, Les espaces publics). L'appropriation n'est pas acquise mais se joue en fonction d'un contexte, d'une mise en scène, d'une confrontation donc d'une extériorisation de l'individu et des valeurs qu'il donne à l'espace physique. Il existe tout de même des exceptions car certains espaces publics ou places sont appropriés et possédés de manière durable voire définitive par certains groupes qui ont su les dominer. Par conséquent, ces mêmes lieux seront marqués par l'identité du groupe qui a marqué l'environnement physique. Il exercera soit une attraction (jongleurs par exemple qui susciteront une appropriation contemplative et spectatrice des autres) soit une répulsion (certaines places de gares qui sont la propriété des clochards et qui incitent les individus à passer et ne plus s'attarder dans de tels endroits). Dans ce cas, l'espace public n'est plus reconnu comme un simple espace mais un territoire, car le pouvoir de l'homme sur l'espace et de l'homme sur l'homme y est exercé. L'espace devient vivant. Actuellement, nous assistons à une territorialisation de plus en plus forte des espaces en général. Chacun veut marquer son territoire au temps où la ville se vit dans la multi-spatialité et dans une logique de réseau. L'individu a besoin de marquer ses repères, de s'approprier l'espace face à une vie dont les repères spatiaux sont de plus en plus vastes et de moins en moins familiers.

Dés lors, vont se créer deux types de liens sociaux que V. PICON LEFEBVRE dans Espaces publics résume par les expressions : « *ordre procédural et ordre substantiel* ».

- **L'ordre procédural** engendre des règles communes. Les caractéristiques de l'espace public physiques, culturelles ou sociales (habitus, culture des lieux...), dictent ou engendrent des règles de civilité (respect des bienséances, politesse, compliments d'usage) et d'urbanité (respect de l'autre, de l'étranger), des codes de conduite. La forme urbaine de l'espace public formalise les rapports (le piéton et le cycliste qui respecte l'espace de chacun). A son tour, le citoyen va avoir un usage normé de l'espace physique. Il respecte les différentes fonctionnalités et formes de l'espace public (il va s'asseoir sur les bancs, il jettera son papier dans la poubelle, il respectera l'autre en ne gênant pas sa pratique...).

- **L'ordre substantiel** fait référence aux principes et aux valeurs. Il engendrera soit des pratiques communes et partagées, soit des « événements différenciateurs », c'est à dire des écarts et des différences dans les pratiques et les conduites.

Dans cette partie, nous avons évoqué des appropriations communes ou différentes mais qui se passent dans des interactions formalisées et « courtoises » qui respectent l'âme des lieux. A certains moments, il peut arriver que l'usage de l'espace public soit dérivé.

Nous avons montré que l'appropriation de l'espace peut passer et se comprendre par l'interaction sociale.

Se fait-elle alors plus par rapport à la forme urbaine (spatialement) ou par rapport à l'être-ensemble (socialement) ? Nous tenterons de répondre à cette question dans la dernière partie de notre mémoire.

c. « la déréalisation des lieux » J. F. AUGOYARD

L'espace public peut être interprété différemment par rapport à sa lisibilité initiale, par rapport à sa fonctionnalité ou forme de base, par rapport aux normes sociales. Par exemple, les individus vont s'asseoir sur les marches au lieu de les considérer comme un mode d'accès à un étage supérieur, le parvis de cathédrale qui se transforme en piste de skate board... Les lieux, les objets ont une autre valeur. Les conduites habituelles ou « normales » sont différées. L'individu transcende l'espace physique pour imposer sa pratique, les valeurs qu'il donne à la matérialité de l'espace. A ce stade, il le possède totalement dans le sens où l'espace public est manipulé. Peu importe les normes, peu importe les autres, l'individu transforme le lieu ou l'objet. Quelles valeurs l'aménagement et la conception ont dans cette transformation ? Sont-ils encore valables ? (*conclusion de la troisième partie.*)

L'appropriation de l'espace public s'inscrit dans un processus de valorisation / négation de l'espace public et des interactions sociales, dans un processus de lisibilité / lecture de la forme urbaine, dans un rapport de sociabilité / individualité. L'aménageur ne peut prévoir si tel aspect de l'échange forme urbaine / individu ou individu / individu va dominer ou pas. De cette manière, **l'apprentissage de la ville est permanent et se renégocie sans arrêt dans des effets de contexte**. La forme urbaine n'est pas figée puisqu'elle induit des conduites et des pratiques modifiées ou renforcées par le citoyen. L'homme évalue sans cesse son environnement physique.

Par le biais de cette analyse, nous percevons que le rapport forme urbaine / citoyens est de plus en plus difficile à comprendre. Nous avons vu auparavant que les citoyens pouvaient la manipuler en fonction de leurs représentations de l'espace physique et des usages retirés, en fonction de symboles collectifs. Cette appréhension et lecture de la ville sont intériorisées. Par l'appropriation physique, elles sont extériorisées. Cette extériorisation passe non plus seulement dans le rapport à la matérialité spatiale mais aussi, dans la confrontation aux autres. **Les propriétés de l'espace physique et le contexte social agissent dans la pratique appropriative**. La lecture de l'espace public physique et la lecture de l'espace social peuvent se mêler. Quelle est la part de l'une et de l'autre dans l'appropriation ? Nous verrons, dans l'étude des places d'Orléans que l'appropriation se fait en fonction des spécificités du lieu physique ou social, selon les cas.

Fiche synthèse de la deuxième partie :

- Dans un premier temps, nous avons remarqué que le rythme citadin et le rythme de la ville ne sont pas identiques. L'un se passe sur une temporalité rapide et la multispatialité, l'autre se calque sur un temps long et sur un espace précis.

- En second lieu, nous avons observé que la lecture de l'espace public peut se détacher de la réalité en la transformant en signaux et codes sociaux, en représentations individuelles.

- Enfin, nous avons remarqué que le rapport à l'espace physique peut être dépendant de sa matérialité ou de sa consistance sociale dans l'appropriation de l'espace.

Plusieurs hypothèses découlent de ces réflexions :

- **la forme urbaine semble dépassée puisqu'elle n'est plus adaptée au rythme citadin : *hypothèse infirmée*.** La forme urbaine n'est pas en crise puisqu'elle constitue le contexte spatial dans lequel se fondent les pratiques citadines. Elle se réinterprète par rapport à différentes fonctionnalités et est remaniée, recomposée si nécessaire. La fonctionnalité peut également se redéfinir en référence à une forme urbaine particulière. Elle évolue dans une relation pragmatique aux lieux.

- **la forme urbaine est inerte et malléable en fonction des représentations que l'individu ou la société lui donnent : *hypothèse infirmée*.** Toute perception de l'espace s'appuie sur son aspect physique. Même s'il n'est que support, il est reconnu comme objet auquel sont ajoutés des valeurs, des codes.

- **la pratique appropriative à la place de transcender le lieu physique ou social rend ce dernier familier et intime, dans un rapport affectif, au regard de l'individu ou du groupe qui le reconnaît comme une adhésion à leurs valeurs, à leurs désirs, à leurs besoins : *hypothèse confirmée en partie*.** Seule l'appropriation physique peut rendre l'usage du lieu totalement contradictoire à sa fonction, sa lisibilité originelle. L'aspect physique du lieu est alors dépassé.

Troisième partie : Etude de cas sur trois places d'Orléans

Pour notre recherche, nous avons choisi d'étudier trois places du centre-ville d'Orléans : la place de Gaulle, la place du Martroi et la place d'Arc. Ces trois places centrales sont situées dans le cœur historique d'Orléans intra-muros. Vu leur localisation, leur centralité et leur connexion entre elles, elles jouent un rôle dans la forme urbaine d'Orléans, comme aires de ponctuation urbaines et comme lieux représentatifs d'Orléans.

Etant donné leur emplacement dans le tissu urbain d'Orléans, elles ont la « responsabilité » d'accueillir l'être-ensemble, de donner ou de traduire une part de l'identité orléanaise par leur animation, leurs caractéristiques propres. Elles ne sont pas simplement des places de quartiers (contrairement à certaines places d'Orléans) mais des places centrales.

Jouent-elles ce rôle pour la ville et quelles qualités les orléanais leur reconnaissent ? Lisibilité et lecture des places sont-elles adéquates, complémentaires, antagonistes ? Sont-elles appropriées ? De quelles façons et pour quelles raisons ?

Nous allons tenter de répondre à ces différents questionnements afin d'éclaircir les hypothèses de notre mémoire de recherche par des cas concrets.

A. Présentation des places

1. Leur localisation

Les trois places sont localisées dans l'hyper-centre d'Orléans, c'est à dire dans le cœur historique, commercial et administratif, situé au Nord de la Loire.

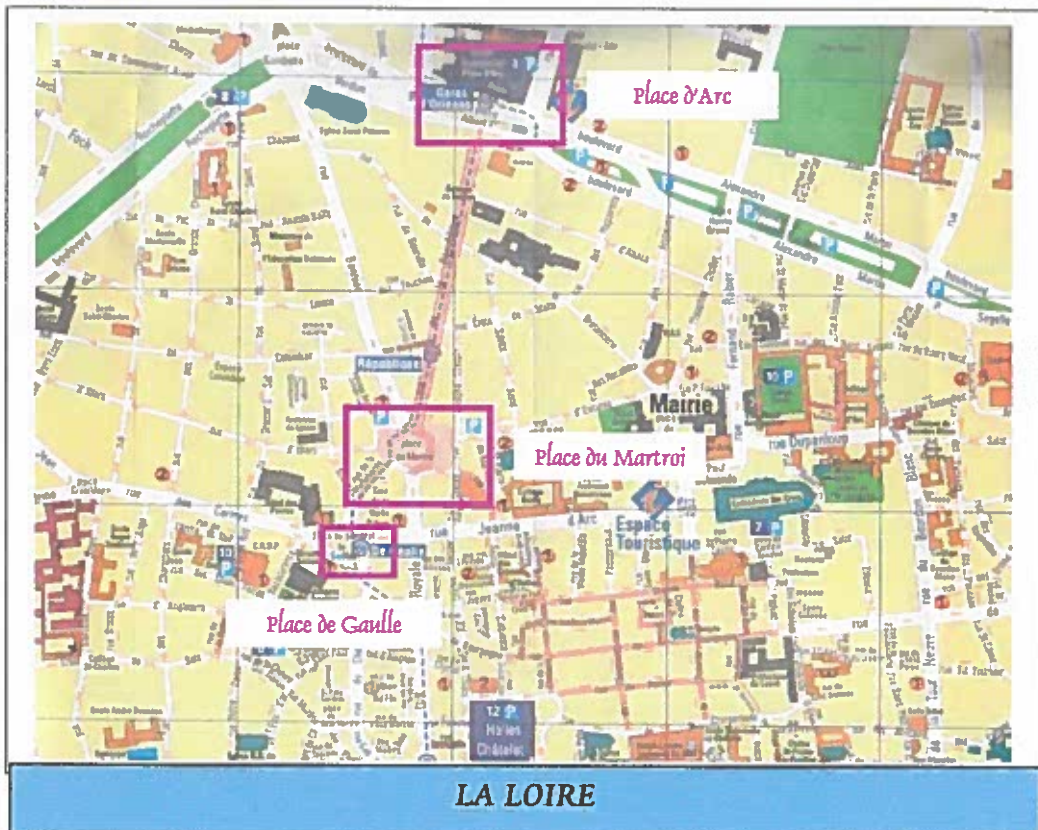




Photo aérienne, 2002

Les places de Gaulle, du Martroi et d'Arc ne se ressemblent pas et ont chacune leurs particularités. Nous allons les étudier indépendamment selon une analyse qui comporte quatre aspects :

- **aspect historique** : il sert à comprendre l'évolution de chaque place.
- **aspect morphologique** : il donne des renseignements sur l'organisation, la composition et la conception physique de la place actuelle.
- **aspect fonctionnel** : il nous informe sur les différentes fonctions et usages de la place.
- **aspect sensible, pittoresque** : il indique l'ambiance qui se dégage de la place, le ressenti des citoyens. Cette approche est donc plus subjective mais importante. Elle se basera sur des photos montrant l'usage et l'appropriation de la place.

a. La place de Gaulle

La place de Gaulle est située au cœur du quartier ancien d'Orléans, en plein centre historique. Sa configuration actuelle est issue de l'immédiat après guerre.

En termes de composition urbaine, la place de Gaulle possède une localisation très singulière : d'une part, elle termine la perspective depuis la Cathédrale Sainte Croix dans l'axe de la rue Jeanne d'Arc. D'autre part, elle est directement reliée à la place du Martroi et enfin, elle s'implante sur l'axe Est Ouest de la ville historique et constitue la jonction entre la rue des Carmes et la rue de Bourgogne, toutes deux très commerçantes.



- *analyse historique*

A cet endroit, se situait au Moyen-Age une ancienne porte de la ville (Porte-Renard) qui fut démantelée en 1500. Elle devint alors une place de marché aux poissons et aux viandes mais la clientèle était rare. Il fut décidé de mettre sur cette place, en 1894, le bureau central des Postes et Télégraphes.

Depuis les bombardements de 1940, elle a le nom de place de Gaulle, elle constitue un carrefour circulatoire du centre-ville d'Orléans.

Elle a été reconfigurée en fonction de l'arrivée du tramway en centre-ville d'Orléans.

**Place de Gaulle, avant sa
requalification en 2001.**

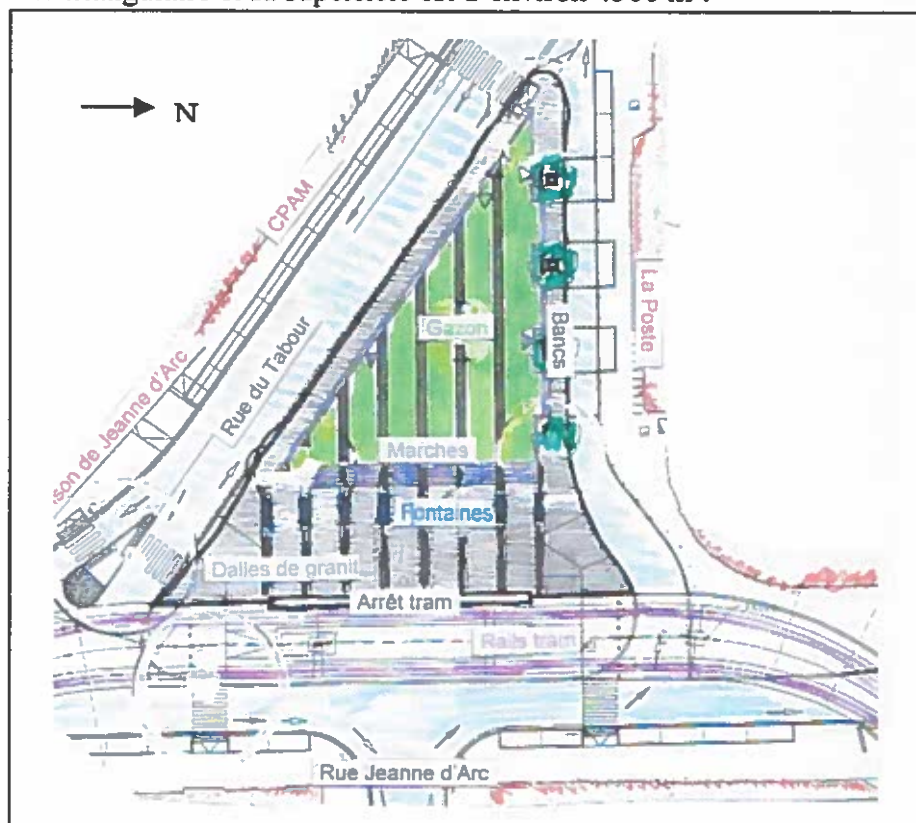
Elle avait plus le statut et la configuration de carrefour giratoire que d'une véritable place.



- analyse morphologique

La place de Gaulle est de forme triangulaire et sa superficie est d'environ 4500 m².

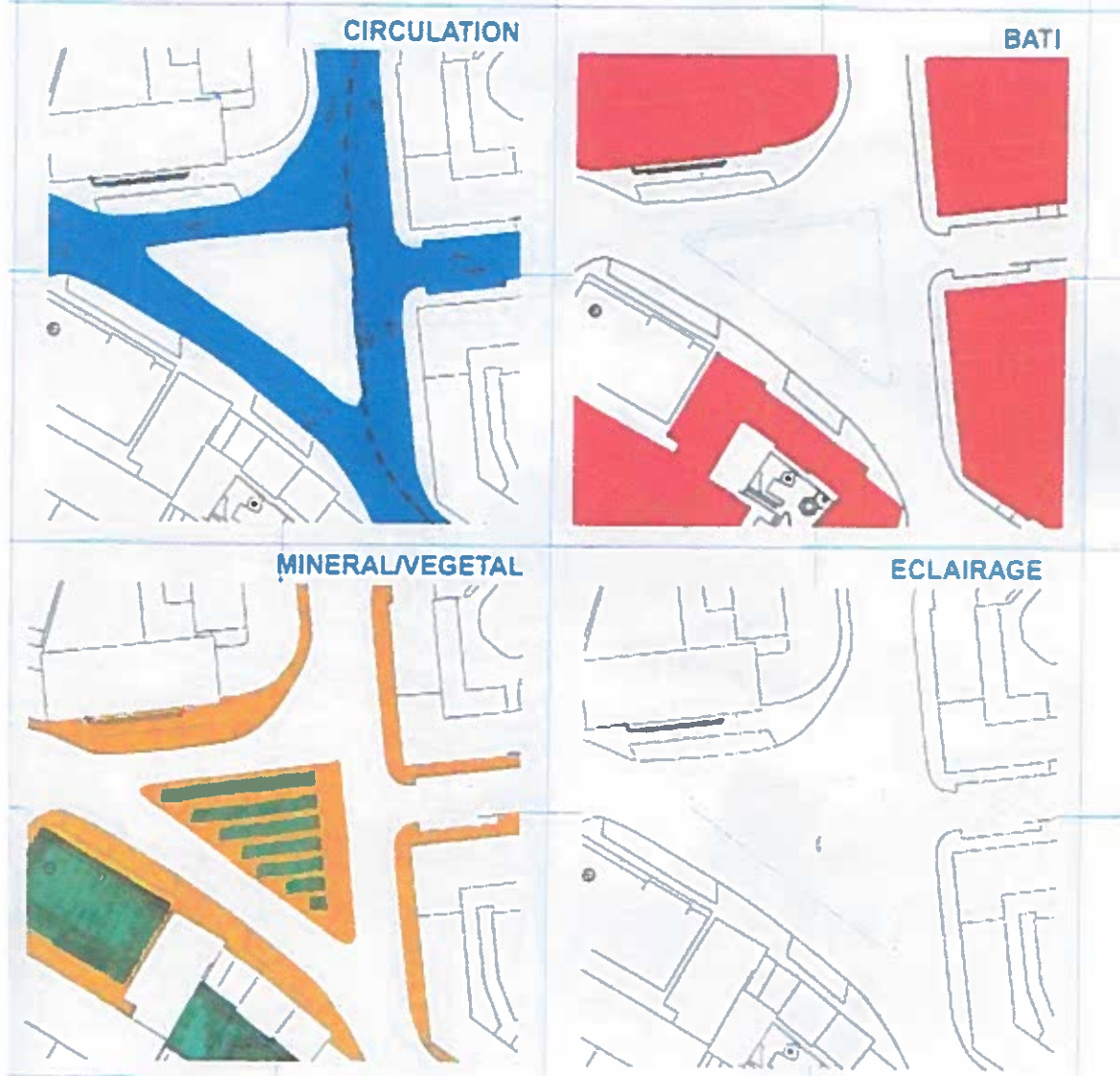
**Place de Gaulle, concours 2001,
gagné par Tracés Urbains**





centre ville
requalification des espaces publics

ANALYSE : CONSTITUTION DE LA PLACE DU Gal DE GAULLE



Bâti :

L'espace de la place est aujourd'hui contenu par un bâti d'environ trois à quatre étages sur rez-de-chaussée. Dans l'angle Sud de la place, les maisons dites de Jeanne d'Arc et de la porte Renard, le bâtiment du Service Départemental d'Architecture apportent à cet espace public bordé de bâtiments modernes, des façades historiques remarquables.

Le reste du bâti est assez homogène, les immeubles datent pour la plupart de la reconstruction. Ils sont à R + 4.



Bâtiments classés



Façades blanches et toitures en ardoise, typiques de la période Reconstruction

Traitement de la place :

Les concepteurs de la place de Gaulle ont voulu donner au carrefour le statut de place. Ils ont opté pour une place semi-végétale (afin de lui donner une dimension humaine et de végétaliser la ville) et minérale (vœu de la municipalité). Ils ont ainsi laissé la place au piéton. Un triangle engazonné et alterné par des bandes de granit offre une aire de détente (les concepteurs sont conscients qu'il n'a pas l'envergure d'une place de détente vu sa petite taille et ses fonctions d'attente de tramway et de passage pour aller aux administrations). La pelouse est ornée par des bacs à fleurs ponctuels. On y accède par quelques marches.



Le triangle engazonné



L'arrêt du tramway, traitement granit.

L'autre partie de la place est en granit, pour respecter les arrêts tramway. Six fontaines en verre et en inox avec jets intérieurs agrémentent cette place. Les fontaines se trouvent dans l'axe de la cathédrale. En plus de choix esthétiques, la place a été conçue par rapport à l'axe de la cathédrale Ste Croix : fontaines (rôle de péristyle) et emmarchements mettent en relief et en scène le monument religieux, ils assurent la transition entre le quartier touristique, institutionnel et un quartier plus commerçant et populaire (quartier des Carmes).

Vu l'étroitesse du lieu et les contraintes imposées par le tramway et la circulation automobile, l'équipe Tracés Urbains a opté pour un aménagement minimaliste, simple et sobre suite à la demande de la municipalité.

Les différentes fonctionnalités de la place ont dessiné la place de Gaulle.

Le mobilier urbain :

Il reprend l'aspect moderne de la place avec les fontaines, des bancs en granit, des barrières en fonte noire. Seul, le panneau pour les affiches cinéma est traditionnel, mais est bien intégré au reste du mobilier.



- aspect fonctionnel

La place de Gaulle est multifonctionnelle et se situe à la rencontre de plusieurs quartiers d'Orléans

- elle a une fonction administrative puisqu'elle regroupe la Poste centrale, le CPAM. Les deux administrations génèrent beaucoup de passages.



- elle est marquée par une fonction circulatoire. Il n'était pas possible à cet endroit d'interdire la circulation automobile qui est toujours très présente. Cette circulation automobile est accompagnée du passage du tramway qui a demandé au bureau d'études Tracés Urbains, de l'attention quant aux exigences techniques (matériaux, mobiliers homogènes avec le reste de la ville...).



- elle est par conséquent, une plate-forme d'attente pour le tram. D'ailleurs, les concepteurs sont conscients que cette place est caractérisée par le passage et la mobilité, et qu'elle n'a aucune prétention de devenir un véritable lieu de rencontre ou de détente pour la ville. Ils ont voulu offrir un espace de qualité

- elle est une interface entre un quartier historique, institutionnel et un quartier plus populaire et commerçant.

- analyse sensible et pittoresque

La place de Gaulle marque le citoyen car son style moderne s'insère dans des quartiers anciens et ses fontaines attirent l'œil. En conséquence, elle est appréciée ou non.

Avec sa nouvelle configuration, le piéton comprend aisément l'intention de la place qui est de se tourner vers la cathédrale. Sa forme et son fonctionnement sont assez compréhensibles et lisibles.

Le passant est généralement gêné par son inaccessibilité. En effet, la place de Gaulle est un lieu très fréquenté par l'automobile et le tramway, ce qui rend dangereux et peu sécurisé l'espace dédié au piéton. La place paraît complètement isolée des bâtiments environnants, effet créé par la coupure circulatoire.

L'appropriation de l'espace se fait essentiellement sous la forme de passage. Elle n'est que ponctuelle. Les gens s'y attardent peu voire pas. Certains individus s'assoient sur les marches mais rarement sur les bancs.

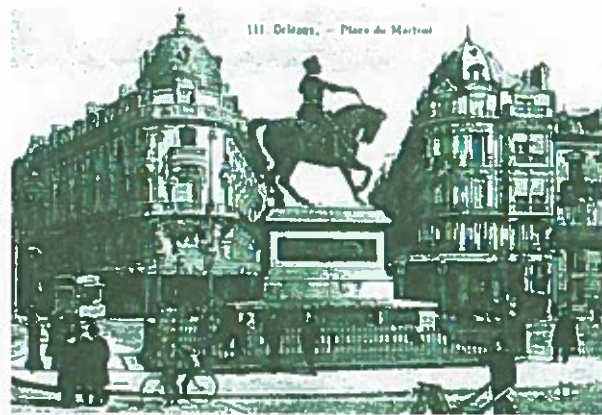


b. La place du Martroi

La place du Martroi est la place centrale du centre-ville d'Orléans. Sept rues convergent vers elles dont les deux percées : rue Royale et rue de la République. En plus de sa centralité, elle a un grand rôle symbolique : elle représente Jeanne d'Arc, avec la statue et est le lieu privilégié pour commémorer « la pucelle d'Orléans ».

- analyse historique

La place du Martroi était dédiée jusqu'au XVI^{ème} siècle à la vente de blé. Sa configuration actuelle est quasiment identique à celle du XVIII^{ème} siècle. Avec la Reconstruction, elle a subi quelques modifications car elle était située au cœur des îlots bombardés. L'arrivée du tram en 2001, n'a pas modifié son organisation.

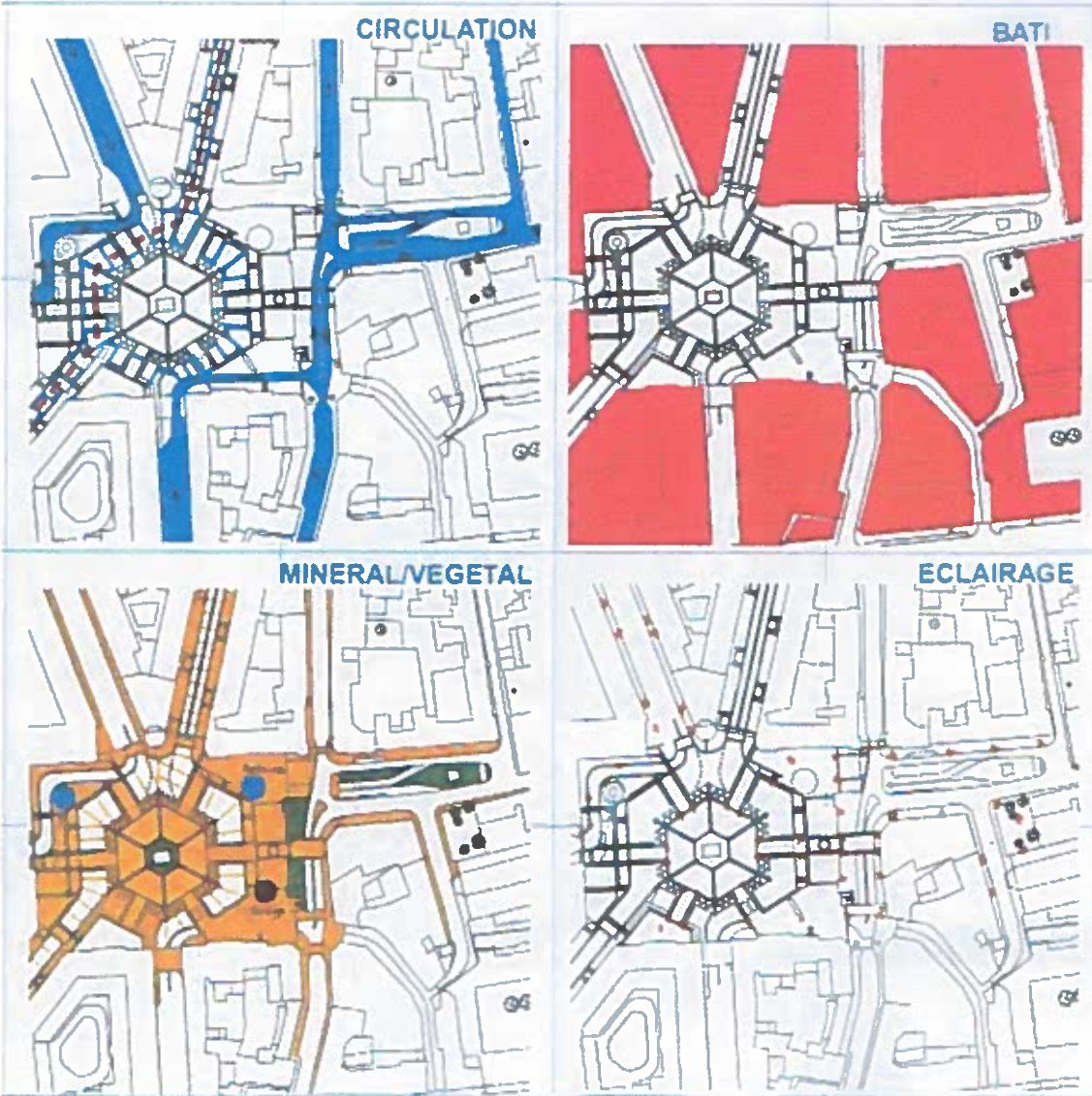


L'influence de la forme urbaine sur la culture et la conscience des citoyens

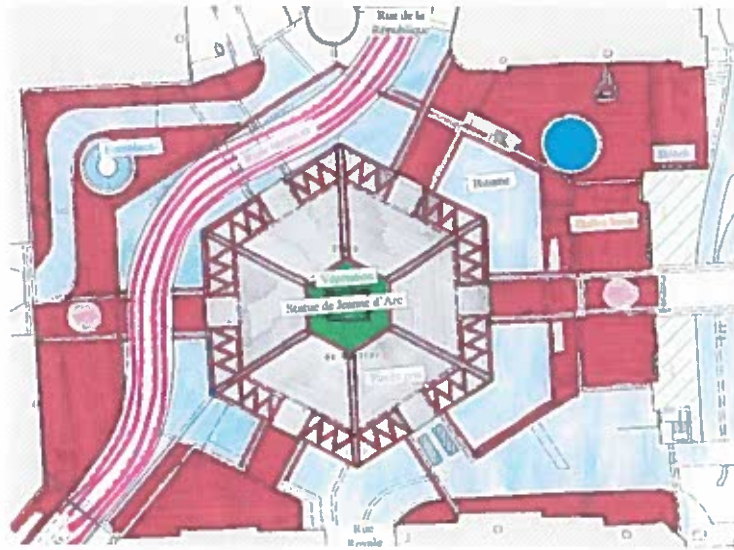


centre ville
requalification des espaces publics

ANALYSE : CONSTITUTION DE LA PLACE DU MARTROI



- analyse morphologique



Plan masse de la place du Martroi – 2002 -

La place du Martroi est rectangulaire mais se comprend plutôt comme un hexagone, résultat de la disposition de pavages au sol et de l'organisation de la circulation. En fait, la place est composée de deux séquences : un hexagone central surélevé, séparé d'une autre séquence (généralement appropriée par des terrasses de cafés, fontaines) par la voie de circulation.

Sa superficie est de 15 400 m² (à peu près équivalente à la place Vendôme à Paris).

Bâti :

La place du Martroi est bordée par des bâtiments R + 4 qui ont tous pratiquement le même gabarit et les mêmes couleurs : toitures en ardoises, pierres de tailles ou façades préfabriquées de teinte calcaire.

Deux styles se dégagent sur la place : le style XVIII^{ème} / XIX^{ème} siècle qui donnent un caractère historique à la place par des façades travaillées (rotondes, banques...) et l'époque Reconstruction au Nord Ouest avec des façades plus simples.



Rotondes hausmanniennes



Style épuré de la Reconstruction



Façade classée de la CCI

Traitement de la place :

La place du Martroi est très minérale : seuls un parterre de fleurs au niveau de la statue de Jeanne d'Arc et un petit rectangle avec des arbres plantés sur le côté Est de la place constituent la végétation de la place. Cette végétation permanente est complétée par des bacs fleuris, des jardinières, des pots avec des éléments végétatifs composés de manière ponctuelle et selon les saisons.



Pour la partie hexagonale, l'espace piétonnier est composé de petits pavés granit et d'une pierre naturelle « comblanchien » qui dessine des formes géométriques.

L'autre séquence, est, quant à elle, traitée uniquement avec la pierre naturelle. Les deux parties sont reliées entre elles par des passages piétons qui reprennent le pavage granit et la pierre naturelle.



Portions du traitement au sol

Mobilier urbain :

La statue de Jeanne d'Arc donne une identité à la place du Martroi, elle est placée au centre de l'hexagone surélevé de quelques centimètres. Elle est tournée vers la Cathédrale.



Deux fontaines, au Nord Ouest et Est agrémentent cette place. Elles sont rondes et en pierres.

Sur le côté Est, quelques bancs en pierre permettent au piéton de se poser.

Le mobilier urbain est composé d'anciens candélabres.

- Analyse fonctionnelle

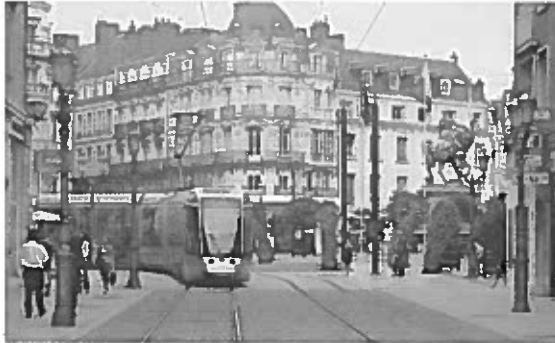
La place du Martroi n'a pas de fonctionnalité particulière, elle est multi-fonctionnelle :

- elle est d'abord une coupure urbaine importante pour le centre-ville d'Orléans. Nous pouvons même la considérer comme le point central du centre historique d'Orléans.
- elle est dédiée au piéton. Seuls les transports en commun peuvent circuler autour de cette place. Le piéton est plutôt perçu comme un passant que comme une personne qui s'attarde sur cette place.



Place du Martroi : lieu de passage

- elle a une fonction circulatoire pour les transports collectifs (bus, tram). Cependant, deux portions de 300 m, au Sud Est et au Nord Ouest de la place, sont réservées au passage voitures. Ce qui pose d'ailleurs un problème d'insécurité pour le piéton ; la traversée du passage tram est également dangereuse.



Le tramway d'Orléans contourne la place du Martroi

En sous-sol, elle accueille un parking. Une sortie piétons du parking se situe sur la place, elle est discrète et bien intégrée.

- elle a un caractère commercial et de services avec la présence de cafés, restaurants, banques , Chambre de Commerce et d'Industrie.



- elle a un rôle symbolique historique et touristique. Elle représente Jeanne d'Arc et son histoire. Elle est visible depuis l'autre rive de la Loire.

- *aspect sensible, pittoresque*

La place du Martroi est très fréquentée puisqu'elle est un passage quasiment obligé pour se rendre en différents lieux du centre-ville d'Orléans. Elle a une qualité architecturale non négligeable mais les individus ne s'y attardent pas. Seuls les touristes et les personnes qui ont fixé un rendez-vous à cet endroit y restent un peu plus longtemps.

Le paradoxe de cette place résulte dans le fait qu'elle est réservée aux piétons mais les bancs sont rares et peu visibles. Elle est également peu sécurisée avec le passage du tramway et de l'automobile. Le piéton ne se sent donc pas invité à rester.

De plus, la place semble peu animée voire pas animée. Elle n'a pas d'éléments accrocheurs (mise à part la statue de Jeanne d'Arc pour les touristes). Même le manège ne constitue pas un point d'accroche. En outre, elle est divisée entre un usage privé (terrasses de cafés) et un usage public dont les limites se superposent et ne sont pas claires. Les quelques

terrasses de cafés n'arrivent pas à procurer une animation face aux banques qui, elles n'engendrent qu'un passage.

Les quelques manifestations ponctuelles (fête de Jeanne d'Arc, marché de Noël, marché alimentaire, thèmes autour de la forêt...) sont très appréciées mais les individus regrettent qu'elles ne soient pas permanentes.

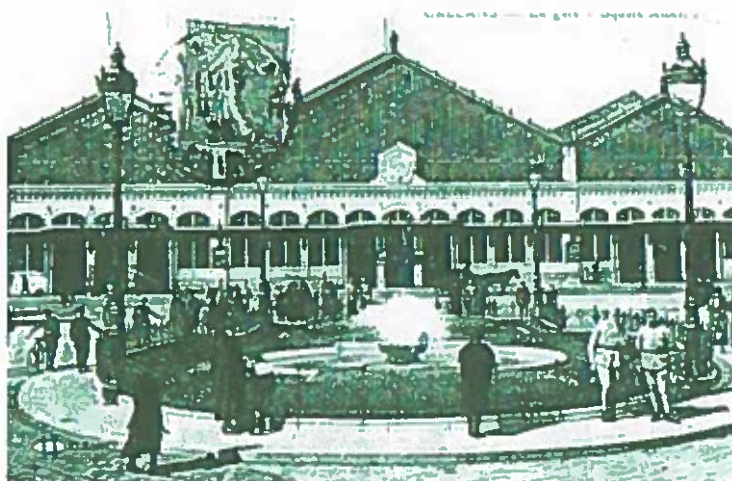
La place paraît large ou pas assez aménagée. L'individu n'est pas marqué par la forme urbaine et les éléments physiques de la place ni par son animation. En général, l'interviewé y reconnaît l'ambiance froide qui caractérise Orléans. Elle peut apparaître démesurée, hostile et n'incite donc pas à la rencontre et à la détente alors qu'elle a une véritable potentialité (forme, centralité, architecture...)

b. La place d'Arc

La place d'Arc est située en prolongement de la place du Martroi. La rue de la République lie les deux places, le côté traditionnel de la place du Martroi et le côté moderne de la place d'Arc. Elle est en bordure des mails et, est le lien entre la ville intra-muros et la ville extra-muros.

- *aspect historique*

La place d'Arc résulte d'une opération de ZAC datant de 1985. Son but était de mêler logements, commerces, gare en un même endroit. Ainsi, la vieille gare d'Orléans a été rasée pour laisser place à cette opération. La place d'Arc est donc totalement artificielle. Elle vient d'être rénovée car elle était en mauvaise état et glissante. En outre, elle devait s'accorder avec les nouveaux aménagements du tramway (Été 2002).



Vieille gare d'Orléans avec un bâtiment en fonte et en verre.

Bâti :

La place d'Arc est assez atypique puisqu'elle n'est pas bloquée par des bâtiments sur son axe Ouest / Est. Au Nord, se situe le centre commercial d'allure moderne et de couleurs oranger, saumon, au Sud la place est marquée par les bâtiments de la rue de la République datant du XIX^{ème} siècle.

Traitement de la place :

La place d'Arc est posée sur une dalle qui surplombe la rue de la République et sous laquelle passe une route.



Passage routier sous la place d'Arc

Elle est inclinée vers la rue de la République. Pour y accéder, le piéton doit monter des marches ou peut utiliser le passage handicapés sur la gauche. Les marches sont traitées comme l'ensemble de la place par du granit gris (identique aux parties du passage du tramway).



Les accès à la place d'Arc

Traitement du parvis



La place n'est pas beaucoup aménagée volontairement pour ne pas encombrer le passage car elle est très fréquentée.

Ses bords sont végétalisés : rosiers, massifs, fleurs diverses sont plantés pour essayer de rendre un peu moins minéral cette place.



Le fait que le parvis soit fait sur dalle impose de nombreuses contraintes dans les choix de matériaux (poids...) et de végétaux (pas beaucoup de profondeur pour planter).

Mobilier urbain :

Le mobilier urbain est très simple et reprend les candélabres, les poubelles (design de Wilmotte), les bancs en granit présents tout au long du parcours tramway.

Des fontaines en escalier ont été disposées le long des marches pour procurer plus de souplesse, de légèreté, de transparence à cette place minérale.



- aspect fonctionnel

La place d'Arc a deux fonctions majeures :

- elle accueille un centre commercial qui génère beaucoup de trafic piétonnier et qui est très fréquenté. Un parking est relié à ce centre.
- elle abrite la gare d'Orléans et la gare bus / tram qui elles, génèrent des flux de voyageurs.

Le parvis étudié constitue une transition pour accéder à ces deux endroits. Il n'a pas de rôle en soi et est dépendant du centre commercial. Il n'a aucune logique d'implantation par rapport au tissu urbain d'Orléans. (D'ailleurs, constitue t'il réellement une place ? En effet, celui-ci n'est pas calé par des bâtiments. En outre, il représente moins un lieu de rassemblement collectif que de pratiques individualistes et anonymes).

- Aspect sensible et pittoresque

La place d'Arc est marquée par des flux piétonniers incessants toute la journée. Certains groupes de jeunes s'y attardent.

La place d'Arc représente la vie moderne puisqu'elle est caractérisée par différents flux : piétonniers, automobiles, transports collectifs. Elle est synonyme de mouvement, de mobilité et de bruit.

Son image est, pour la plupart des personnes, liée à un sentiment d'insécurité, de dimension anonyme et inhumaine.

Chaque tranche d'âge a son horaire pour fréquenter la place d'Arc : les plus âgés font leurs courses le matin. Le midi les personnes actives font les magasins, l'après-midi et le soir, les lieux sont investis par les plus jeunes.

2. la méthode du questionnaire

a. Choix des questions

A partir de l'étude de ces trois places, nous voudrions analyser la perception que les individus ont de leur environnement et voir leur utilisation / appropriation des places.

Pour cela, nous avons proposé à 25 personnes un questionnaire identique à chaque place. Nous avons opté pour la méthode du questionnaire pour diverses raisons :

- il est plus facile à analyser car il décrit des réponses qualitatives qui peuvent être retranscrites en données quantitatives.
- Il permet de mieux cerner chaque individualité, chaque perception de la ville.

Le questionnaire est composé de questions fermées qui peuvent apparaître très voire trop catégoriques. Nous avons établi des questions avec deux choix possibles dans la plupart des cas pour ne pas que le citoyen coche des réponses intermédiaires sans réellement émettre une opinion. L'interviewé était cependant libre de nuancer sa réponse si celles proposées ne lui convenaient pas. Nous avons également posé quelques questions ouvertes.

Le choix d'adjectifs pour caractériser les éléments physiques et matériels de la place n'était pas évident. Il ne fallait pas être trop technique pour que les individus comprennent. Le fait de vulgariser certains termes aboutit à une compréhension plus vague et plus personnelle. Par exemple, la place est-elle petite ou grande par rapport au bâti ? La personne qui répond jugera en fonction de ce qu'elle peut comparer à ce qu'elle connaît.

Le contenu de questionnaires peut être décomposé de la manière suivante :

- Au recto de la feuille, une partie relative à la perception physique de l'espace (formes, gabarits / proportions, couleurs / lumières, traitement / ornements, architecture environnante).

Nous avons essayé de parler de tout ce qui pouvait composer une place. Cette partie indique la description matérielle de chaque place. Elle a nécessité un effort de concentration de la part de l'individu.

- la deuxième partie est relative à l'ambiance qui se dégage de la place, des lieux. Elle évoque en quelque sorte le ressenti de l'observateur ou de l'usager.

- la troisième partie s'est focalisée sur l'image que la place donne, sur la façon dont l'individu va l'intégrer dans sa tête. L'image résulte de la description physique et de l'ambiance.
- Au verso de la feuille, nous trouvons quatre parties : une partie « *Fréquentez-vous cette place et pourquoi ?* » indique l'usage et l'appropriation faite de la place. Les autres parties offrent des questions plus libres concernant les jugements des individus sur l'espace physique, l'ambiance et une critique positive ou négative de la place.

Aux trois questionnaires sur les places, s'ajoute une dernière partie concernant trois places non orléanaises : place des Vosges à Paris, place San Stefano à Bologne, place de la gare à Tours. Nous demandons de qualifier les places à partir de mots-clés pour voir comment les individus perçoivent les places, sans a priori, sans s'attacher à l'ambiance, au vécu, car elles ne sont pas forcément connues.

Une dernière question ouverte concerne le rôle et les qualités que doivent avoir une place ? cette question permet d'analyser, chez chaque individu, ce qui semble important pour qu'une place soit rendue agréable.

Questionnaire Places d'Orléans

Place de Gaulle, Place du Martroi, Place D'Arc

Caractéristiques de la place

• physiques :

➤ forme :

- | | |
|---|---|
| - <input type="checkbox"/> géométrique (carrée, rectangulaire, hexagonale...) / | <input type="checkbox"/> non géométrique |
| - <input type="checkbox"/> symétrique / | <input type="checkbox"/> asymétrique |
| - <input type="checkbox"/> souple / | <input type="checkbox"/> rigoureuse, rigide |
| - <input type="checkbox"/> ouverte / | <input type="checkbox"/> fermée |
| - <input type="checkbox"/> facile à comprendre / | <input type="checkbox"/> difficile à comprendre |
| - <input type="checkbox"/> ordonnée / | <input type="checkbox"/> désordonnée |
| - <input type="checkbox"/> simple / | <input type="checkbox"/> complexe |

➤ gabaris, proportions :

- | | |
|---|---|
| - <input type="checkbox"/> étroite / | <input type="checkbox"/> large |
| - <input type="checkbox"/> petite (par rapport au bâti environnant) / | <input type="checkbox"/> grande (par rapport au bâti) |
| - <input type="checkbox"/> proportionnée (=harmonie) / | <input type="checkbox"/> disproportionnée |

➤ Couleurs / lumières :

- | | |
|---|---|
| - <input type="checkbox"/> lumineuse / | <input type="checkbox"/> sombre |
| - <input type="checkbox"/> couleurs chaudes / | <input type="checkbox"/> couleurs froides |

➤ Traitement / Ornaments :

- | | |
|--|---------------------------------------|
| - <input type="checkbox"/> minéral / | <input type="checkbox"/> végétal |
| - <input type="checkbox"/> aménagé (fontaine...) / | <input type="checkbox"/> vide |
| - <input type="checkbox"/> spécifique (particularité du traitement...) / | <input type="checkbox"/> quelconque |
| - <input type="checkbox"/> moderne / | <input type="checkbox"/> traditionnel |

➤ architecture environnante :

- | | |
|---|---|
| - <input type="checkbox"/> basse / | <input type="checkbox"/> haute |
| - <input type="checkbox"/> de qualité / | <input type="checkbox"/> banale |
| - <input type="checkbox"/> façades simples / | <input type="checkbox"/> façades très travaillées |
| - <input type="checkbox"/> traditionnelle / | <input type="checkbox"/> moderne |
| - <input type="checkbox"/> volume imposant / | <input type="checkbox"/> volume discret |
| - <input type="checkbox"/> couleurs chaudes / | <input type="checkbox"/> couleurs froides |

• ambiance :

- | | |
|---|---|
| - <input type="checkbox"/> conviviale / chaleureuse / | <input type="checkbox"/> froide |
| - <input type="checkbox"/> animée / | <input type="checkbox"/> pas animée |
| - <input type="checkbox"/> calme / | <input type="checkbox"/> bruyante |
| - <input type="checkbox"/> intime / | <input type="checkbox"/> anonyme |
| - <input type="checkbox"/> suscite la rencontre / | <input type="checkbox"/> engendre le passage |
| - <input type="checkbox"/> individu se sent libre | <input type="checkbox"/> individu se sent contraint |

• perception / image :

- | | |
|---|--|
| - <input type="checkbox"/> sentiment de sécurité / | <input type="checkbox"/> insécurité |
| - <input type="checkbox"/> belle <input type="checkbox"/> assez belle <input type="checkbox"/> assez laide | <input type="checkbox"/> laide |
| - <input type="checkbox"/> propre <input type="checkbox"/> assez propre <input type="checkbox"/> assez sale | <input type="checkbox"/> sale |
| - <input type="checkbox"/> bon état / | <input type="checkbox"/> dégradée |
| - <input type="checkbox"/> en rapport avec l'environnement architectural / | <input type="checkbox"/> isolée |
| - <input type="checkbox"/> accessible / | <input type="checkbox"/> inaccessible |
| - <input type="checkbox"/> représentative pour la ville d'Orléans / | <input type="checkbox"/> quelconque |
| - <input type="checkbox"/> importante pour la ville et les citadins / | <input type="checkbox"/> sans importance |
| - <input type="checkbox"/> bonne image / | <input type="checkbox"/> mauvaise image |

Cette place vous plaît-elle ou pas ? Pourquoi ?

☐ oui

☐ non

☐ accessibilité :

☐ fonctionnalité :

☐ architecture, esthétique :

☐ animation, ambiance :

☐ autres : _____

Fréquentez-vous cette place ?

☐ jamais

☐ de temps en temps

☐ souvent

Si oui, pourquoi ?

☐ détente

☐ rencontre avec une personne

☐ lieu de passage

☐ autres : _____

Si non, pourquoi ?

☐ mal fréquentée

☐ mal située

☐ peu adaptée à la détente, à la rencontre

☐ pas de qualité paysagère

☐ autres : _____

Citer trois mots clés pour définir l'aspect physique de la place :

Citer trois mots clés pour définir l'ambiance de la place :

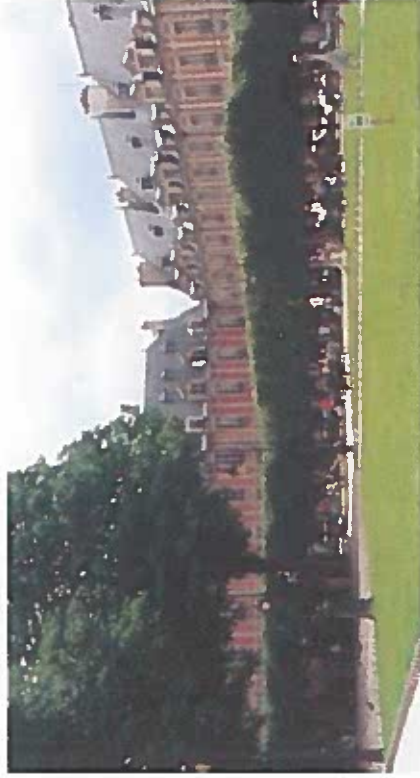
Que proposeriez- vous pour améliorer (si vous pensez qu'il faut améliorer cet espace public) :

- l'esthétique de la place ?

- l'ambiance de la place ?

Voici quelques photos de places, classez-les dans l'ordre de préférence puis désignez trois mots pour les décrire :

Place des Vosges à Paris



Classement :
Adjectifs :

Place de la gare à Tours



Classement :
Adjectifs :

Place san Stefano à Bologna



Classement :
Adjectifs :

Pour vous, quelles qualités doit avoir une place ?

b. le choix du public

Nous avons décidé de passer ce questionnaire aux habitants d'Orléans ou à des personnes qui fréquentent souvent la ville. En effet, au regard des questions choisies, la personne doit connaître suffisamment Orléans et ces trois places.

Vu le temps imparti et la longueur du questionnaire, nous avons interrogé 25 personnes.

Nous avons cadré notre questionnaire sur le sexe des personnes interrogées : 13 femmes et 12 hommes.

Les 25 personnes sont réparties selon quatre classes d'âge :

- *moins de 20 ans : 2 personnes*
- *20 – 30 ans : 9 personnes*
- *30 – 50 ans : 8 personnes*
- *50 – 70 ans : 6 personnes*

Au départ, nous aurions voulu trouver un nombre de personnes plus ou moins équivalent selon les classes d'âge mais il s'est avéré que le questionnaire était plus ou moins accessible pour les personnes âgées de moins de 20 ans et de plus de 70 ans (les plus jeunes ne comprennent pas forcément les questions, les plus âgés ne veulent pas s'investir dans un questionnaire long qui demande de la concentration).

Il reste maintenant à analyser le questionnaire et constater si les âges, le sexe déterminent certaines réponses, si la perception des individus est commune, si cette perception de la réalité se fait plus en fonction d'éléments physiques, de l'ambiance...

B. Les résultats de l'enquête

1. Les conditions de réalisation

Le questionnaire s'est avéré très long. Il a demandé de la part des personnes interrogées beaucoup de concentration puisque cela ne paraît pas naturel de considérer l'espace physique en tant que tel et dans sa globalité.

Au départ, il devait être donné à l'interlocuteur pour qu'il puisse y répondre seul mais les réponses n'apparaissaient pas toujours évidentes donc il a abouti à un échange interactif entre interviewer / interviewé.

De même, l'appui de photos a été nécessaire pour que les interviewés cernent bien l'espace physique de chaque place.

Il a été difficile pour l'interviewé de « citer trois mots-clés pour décrire l'espace physique et l'ambiance de la place », cette question était encore plus contraignante que le reste du questionnaire. Bien souvent, l'individu n'a cité que deux ou trois mots-clés pour définir l'ambiance et l'espace physique. Certaines personnes n'ont d'ailleurs pas pu faire la différence entre l'espace physique et l'ambiance.

Ces quelques remarques nous paraissent importantes, avant d'entamer l'analyse du questionnaire, car elles indiquent que l'individu ne sait pas regarder l'environnement physique dans lequel il vit, dans lequel il passe ou s'attarde. Il enregistre très peu sa composition urbaine.

Certaines personnes, après le questionnaire, ont d'ailleurs mentionné qu'elles ne regardaient plus l'espace de la même façon maintenant. Elles voient maintenant des éléments qui leur paraissaient anodins.

2. Analyses et interprétations du questionnaire

Dans un premier temps, nous allons analyser les réponses de chaque place puis, en second lieu, nous proposerons une interprétation générale du questionnaire.

Place d'Arc :

Les résultats du questionnaire sont **assez homogènes** entre les interviewés, aussi bien chez les hommes que chez les femmes. En ce qui concerne l'image et l'ambiance de la place, les réponses sont unanimes. **La place d'Arc souffre d'une représentation et perception négatives** : elle est froide, bruyante, anonyme. Elle donne une mauvaise image de la ville, image essentiellement provoquée par un sentiment d'insécurité (80 % des personnes ont coché la case « insécurité » et 70 % des personnes l'ont mentionné pour décrire l'ambiance de la place ou pour justifier le fait qu'elles n'aiment pas cette place).

Au niveau de la perception physique, les femmes semblent un peu plus catégoriques et solidaires dans les réponses, alors que les hommes sont un peu plus nuancés. *Par exemple, les femmes ont répondu à 85 % que cette place était ouverte alors que 50 % seulement des hommes pensent la même chose.*

La perception matérielle de la place s'élabore chez les femmes essentiellement par le biais du parvis alors que les hommes insistent plus sur l'architecture environnante.

En général, **la place d'Arc ne plaît pas (70 %)** pour deux raisons majeures : **l'insécurité et, son manque d'humanité, d'âme** dues en grande partie à son esthétisme (« elle est trop minérale », « trop froide », « lâche », « venteuse »). D'autres l'apprécient pour

ses diverses fonctions commerciale et de stationnement et également pour sa « nouvelle tête », son nouvel aménagement (notamment les fontaines en escalier qui plaisent beaucoup).

Depuis sa reconfiguration, la place d'Arc est propre. Pourtant, la moitié des personnes mentionne qu'elle est « *sale* » ou « *assez sale* ». C'est assez significatif, l'imaginaire d'une place totalement négative l'emporte sur la réalité de celle-ci qui est, pour le moment, propre.

Dans tous les cas, elle apparaît comme une place bruyante, anonyme et de passage. Elle est considérée comme « *animée* » pour certains car elle génère du **mouvement**, des flux piétonniers importants.

Enfin, lorsqu'on évoque des améliorations à apporter, celles-ci se situent à 95 % au niveau de l'aspect physique de la place : « *végétaliser davantage* », « *casser la place pour la mettre au niveau de la rue de la République* ».

La place a donc une image fortement orientée pour l'ensemble des individus vers une tendance négative au niveau de sa fréquentation et de sa matérialité, même si la plupart des personnes constatent une amélioration de son aspect esthétique. Elle est fortement stéréotypée et ségréguée.

Les personnes interviewées s'y rendent toutes de temps en temps (commerces, passage...). Elle est donc **très fréquentée**. Son appropriation, au sens d'utilisation, est forte mais ponctuelle.

Place du Martroi :

Là encore, les réponses sont assez homogènes. La place du Martroi bénéficie globalement d'une **bonne image**, elle semble **importante et représentative pour Orléans** (du fait de la présence de la statue de Jeanne d'Arc et des fêtes johanniques) **et les citadins** (90 % des réponses). Comme pour la place d'Arc, les hommes sont un peu plus nuancés dans leurs réponses.

Dans la plupart des cas et davantage chez les femmes, la place **manque d'animation**. Pour la majorité des personnes, elle semble avoir un **fort potentiel** (belle architecture, convergence de belles rues et de rues importantes, statue de Jeanne d'Arc) qui n'est pas exploité. C'est surtout au niveau de l'animation, par l'implantation de kiosques à musiques, de plus de bars, d'un marché, de commerces, que les Orléanais pensent que cette place peut être améliorée.

A propos de l'aspect physique de la place, les réponses sont assez positives, la place semble bien proportionnée et intégrée à l'architecture environnante. Cependant, beaucoup des interviewés reprochent à la place d'être **peu végétalisée et pas suffisamment dédiée au piéton**.

80 % des personnes l'apprécient (en comparaison à certaines places d'Orléans, mais pas forcément par rapport à la place elle-même) même si elles s'accordent toutes entre elles pour dire qu'elle n'est pas assez exploitée. De cette manière, la place est perçue comme un lieu de passage (60 %), anonyme (76 %) sur lequel on ne s'y attarde pas car on ne peut pas

(« *pas assez de bancs* »), ou on ne veut pas (« *pas assez d'animation* »). Pourtant, elle est très fréquentée (90% s'y rendent de temps en temps et 10 % souvent). Elle est utilisée comme lieu de passage mais pas appropriée, c'est à dire que les gens ne s'en servent pas pour y pratiquer une activité particulière. Du coup, elle apparaît presque trop libre, trop grande et pas suffisamment aménagée.

Pour beaucoup d'Orléanais, elle n'est que le **reflet de l'ambiance d'Orléans** : froide et pas animée, ce qui n'incite pas à la rencontre.

La place de Gaulle :

Les résultats du questionnaire sont un peu plus mitigés, aussi bien chez les hommes que chez les femmes, même dans sa perception physique.

Ceci vient du fait qu'elle est **peu connue**. Elle est située dans un quartier commerçant qui est moins fréquenté par les Orléanais. De plus, les citoyens doivent s'habituer à son allure très moderne et contemporaine qui s'inscrit dans un tissu ancien.

Globalement, la place de Gaulle apparaît assez rigoureuse. Les personnes interviewées sont conscientes qu'elle résulte d'un véritable projet urbain puisqu'elle s'est adaptée à l'arrivée du tramway, aux changements de circulation et qu'elle s'ouvre sur la rue Jeanne d'Arc et la cathédrale. Ainsi, ils la qualifient de « *proportionnée* » (80 %), de « *géométrique* » (80 %), d'« *aménagée* » (65 %). Elle est bien délimitée. Elle paraît être assez lisible dans sa forme mais moins dans ses fonctions. Elle semble être plus esthétique que fonctionnelle. En effet, certaines personnes dénoncent le fait qu'elle soit peu adaptée à la détente et au piéton (« *circulation dangereuse* », « *le manque d'arbres* ») et d'autres qu'elle soit excentrée par rapport aux commerces. Cependant, son rôle d'attente pour le tramway est bien identifié.

La place de Gaulle plaît à 65 % des personnes interrogées essentiellement pour l'**image de modernité** qu'elle renvoie, pour son innovation architecturale. Ou sinon, les qualificatifs utilisés pour décrire cette place varient énormément : elle est à la fois « *froide* » et « *chaleureuse* », « *calme* » et « *bruyante* », « *banale* » et « *originale* », les gens y sont « *en attente* » ou « *pressés* ». **La perception de cette place est plus individuelle** que celle des places d'Arc et du Martroi.

La majorité des personnes interviewées avouent fréquenter cette place assez rarement voire jamais (36 %). Elle représente un lieu de passage.

Pour améliorer cette place, quelques individus proposent de planter des arbres ou de la caractériser par un monument, une statue....d'autres conseillent de supprimer la circulation automobile qui freine l'appropriation de la place.

La place de Gaulle a un **impact visuel** fort sur les individus. Sa fonctionnalité ne semble pas répondre aux besoins de tout le monde.

Interprétation générale des questionnaires :

A travers les questionnaires sur les places d'Arc, du Martroi et de Gaulle, nous pouvons conclure que ces trois espaces publics sont fortement marqués par une **culture des lieux** (quoique cette remarque n'est pas tout à fait vérifiable pour la place de Gaulle). Ainsi, la place d'Arc apparaît comme une place commerciale mais peu sûre, la place du Martroi comme une place esthétique, symbolique mais peu animée, la place de Gaulle comme une place moderne mais sans caractéristique majeure.

Les Orléanais s'attachent et véhiculent des **images collectives**, images liées au vécu de chaque individu et, partagées. Les critères d'âge et de sexe n'interviennent pratiquement pas dans les réponses.

Il semble **plus aisé pour l'interviewé de parler de l'ambiance de la place que de ses caractéristiques physiques**. L'individu n'a pas appris à regarder l'espace physique ou du moins « oublie » l'espace physique au profit de son ambiance ou de sa fonctionnalité donc des pratiques qui en découlent.

D'ailleurs, la dernière partie concernant les places des Vosges, de Bologne ou de la gare à Tours confirme cette hypothèse. A partir de simples photos, qui font appel à la perception de l'espace physique, les individus ont plus de facilité à décrire l'espace regardé. Ils n'ont aucun a priori quant à l'ambiance et l'organisation sociale de ces différents lieux.

De la même manière, les réponses sont diversifiées et plus personnelles même si la plupart des personnes reconnaissent que la place des Vosges est « *végétale* », « *ouverte* », « *avec de beaux bâtiments* » et « *champêtre, chaleureuse* ». La place de Bologne est d'emblée reconnue comme une place avec « *une belle architecture* », « *en briques* », « *minérale* » et « *intime* ». Enfin, la place de la Gare est perçue à travers « *le bâtiment de la Gare* », « *la modernité de la fontaine et de la place* », « *l'eau* », « *le verre* », « *les arbres*. » Les personnes interviewées ont tendance à s'attacher à des éléments ponctuels (cette remarque est moins évidente pour la place des Vosges qui est plutôt perçue dans sa globalité), au bâti alentour et beaucoup au traitement, à la matière de la place.

En ce qui concerne, la classification des places, l'ordre le plus fréquemment donné est la place des Vosges en première position pour son aspect convivial, la place de Bologne pour son architecture et son intimité, la place de la gare pour le mélange moderne / traditionnel. Mais, la classification se répartit globalement de façon homogène.

Place	Première position	Deuxième position	Troisième position
Place des Vosges	13	5	4
Place de Bologne	7	9	5
Place de la gare à Tours	4	7	11

Nb : les photos présentées ne donnent qu'un aspect de la place, elles ne sont pas vues dans leur totalité donc leur appréciation n'est que partielle.

Pour la majorité des individus, la place doit avoir différentes qualités classées dans l'ordre décroissant : *convivialité* (55 %), *rencontre* (55 %), *verdure* (50 %), *animation* (40 %), *dédiée au piéton* (36%), *matériaux recherchés* (27 %), *mobilier et agréments* (27 %) puis « *elle doit donner une image de la ville* », « *elle est une poche d'air dans la ville* », « *elle doit être ouverte* ». Encore une fois, l'individu s'attache en premier lieu à l'ambiance, aux relations humaines puis à l'aspect physique de la place qui doit servir cette fonction sociale.

Le critère « *verdure, végétation* » semble très important pour les Orléanais. Peut être, est-ce parce qu'ils dénoncent sur les trois places un manque de végétation, de nature qui pour eux aboutit à un manque d'urbanité ? De plus, les Orléanais critiquent souvent leur ville comme inanimée, froide, individualiste. C'est peut être une des raisons pour laquelle ils semblent plus attachés à la place des Vosges qui donne une apparence chaleureuse.

3. De notre point de vue d'urbaniste ...

Nous avons analysé de manière assez neutre l'organisation des trois places puis, à travers le questionnaire, leur perception individuelle ou collective.

Nous voudrions confronté ces résultats aux critères de lisibilité définis précédemment dans le mémoire de recherche.

Place d'Arc

- limites : elles ne sont pas claires car il n'existe pas de bâtiment autour pour lui donner des contours très lisibles.
- Morphologie / forme : elle n'a pas de morphologie particulière car ses contours ne sont pas précis. On ne peut pas vraiment la considérer comme une forme urbaine à part entière. Cette « incompréhension formelle » est encore plus renforcée par la fonctionnalité du parvis : il est en même temps une plate-forme qui joue le rôle de pont (traverse les voies rapides du centre-ville d'Orléans), une entrée de centre commercial, un lieu de passage en cul de sac.
En outre, la place ne joue pas son rôle vis à vis de la place du Martroi et de Jeanne d'Arc car elle ne se situe pas dans leur continuité. La perspective de la rue de la République est bloquée par le bâtiment du centre commercial et d'une tour en arrière-plan. Il n'y a pas d'interaction entre ces deux espaces publics.
- Harmonie / équilibre / unicité : ils se perçoivent dans le traitement au sol mais pas dans l'intégration de l'espace environnant. La place surplombe une rue avec une grande qualité architecturale qui devient insignifiante. Depuis la place d'Arc, cette architecture paraît petite et inexistante.

- *Rapport hauteur / sol* : il est déstabilisant car l'individu ne comprend pas forcément par rapport à quel espace le parvis se situe, celui du centre commercial ou celui de la rue de la République, La cohérence est perçue avec le centre commercial mais pas avec la rue.
- *Paysage objectif* : il est homogène par son traitement minéral et est caractérisé par les fontaines en escaliers. Il n'a pas d'élément accrocheur.

→ Globalement, la place d'Arc est visible depuis la rue de la République mais est **difficilement compréhensible** car elle mélange certaines fonctions (pont, passage piéton...) et n'a pas réellement de silhouette urbaine. Elle est un **non-lieu**. Cette illisibilité joue sur son appropriation car l'individu ne s'y sent pas à l'aise et n'y est pas attaché. Il passe et fait ses achats au centre commercial. Ce parvis ne l'intéresse pas.

Cette attribution passagère voire négative (elle ne représente rien) de la place s'explique beaucoup par la présence de certaines bandes qui se la sont appropriée et l'ont en quelque sorte territorialisée (possession symbolique et réelle). La place est liée à un espace social dominé par un groupe.

Même si nous constatons une fréquentation ou une utilisation très grande de la place d'Arc, nous considérons que son appropriation est faible voire inexistante pour la plupart des individus car **ils n'y sont pas attachés**. Cette « attachement » est purement fonctionnel.

La place ne joue pas le rôle traditionnel d'espace public comme lieu fédérateur, de convivialité, de l'être-ensemble.

La place d'Arc ne caractérise t'elle pas l'urbanité moderne ? En effet, elle représente la vie moderne par la consommation (centre commercial), la mobilité, le mouvement, le passage, l'anonymat, l'indifférence. Elle remet en cause les fondements de l'espace public traditionnel. Elle donne raison à la vie contemporaine et pousse à revoir les fondements de l'espace public moderne.

Cependant, elle fait partie de la ville d'Orléans. Elle sert une fonction urbanistique, comme point de repère spatial et d'élément constituant la citoyenneté orléanaise (elle est pratiquement incontournable car elle offre de nombreux commerces et services). Elle doit être alors structurante pour l'urbanité et la ville physique. Elle ne joue pas ce rôle.

Entre parenthèses, l'aménageur devrait d'abord comprendre les raisons de la présence de certains groupes indésirables avant de requalifier l'espace matériellement, afin qu'elle joue son rôle pour la ville et les citoyens.

Place du Martroi

- limites : elles sont clairement identifiables car la place est bloquée par de nombreux bâtiments.
- morphologie / forme : elle est rectangulaire et est composée d'un hexagone pavé central.
- Harmonie / équilibre : l'unicité est donnée par la symétrie. Le passant comprend son agencement global.
- Rapport hauteur / sol : la proportion est équilibrée entre le bâti alentour et la surface de la place.
- Matériaux utilisés : ils apportent une certaine confusion. Seule la partie hexagonale est pavée et remet en cause les limites de la place. La place ne semble plus rectangulaire.
- Paysage objectif : l'harmonie du lieu semble un peu se perdre avec la présence d'éléments singuliers juxtaposés au hasard mais sans rapport entre eux : fontaines, Jeanne d'Arc, bacs à fleurs...
- Fonctions : elles sont bien lisibles : centralité et symbolisme d'Orléans (signaux : convergence de rues importantes, Jeanne d'Arc, perspective sur le pont), banques et cafés, circulation du tram et de l'automobile. Cependant, le piéton ne sent pas que la place est configurée pour lui.

➔ Globalement, la place du Martroi est comprise dans sa forme et son fonctionnement. Cependant, sa lecture est rendue difficile car certains éléments créent une complexité : conflit piéton / voiture (la place est normalement dédiée au piéton), une végétation ponctuelle au centre trop dense et qui cache le bâti. La place supporte trop d'éléments : elle veut tout accueillir à la fois (piéton, automobile, tram, végétation, minéralité, architecture) mais ces différents éléments s'annulent entre eux.

L'appropriation de la place est liée à cette complexité visuelle. Le piéton passe car il ne s'y sent pas suffisamment invité (peu de bancs...) à rester. Il ne peut capter les codes qui lui permettent de se l'attribuer autrement que par le passage, puisqu'ils sont dissimulés ou en contradiction avec d'autres usages.

L'appropriation mentale est forte car beaucoup de personnes apprécient cette place. Elle pourrait être plus forte et aboutir à une appropriation physique si les éléments de l'espace étaient remaniés (architecture et Jeanne d'Arc à valoriser, bancs à installer...).

Place de Gaulle

- limites : elles sont bien lisibles mais il existe une barrière circulaire importante qui fait qu'on ne cerne pas forcément les limites du bâti avec la forme de la place.
- morphologie / forme : elle est claire et représente un triangle.
- Harmonie / équilibre : l'équilibre se fait entre le minéral et le végétal. La place se reconnaît comme un lieu moderne avec son graphisme-design.
- Rapport hauteur / sol : la place paraît étroite car le bâti est haut et les voies circulatoires sont importantes mais elle est lisible.
- Matériaux utilisés : ils sont facilement identifiables puisqu'ils correspondent à ceux des arrêts tramway.
- Paysage objectif : il est à la fois caractérisé par le triangle engazonné et des éléments singuliers : fontaines, marches.
- Fonctions : administration, circulation, interface entre centre historique et quartier commercial. Elles se caractérisent toutes par le passage.

➔ Globalement, la matérialité de la place est bien lisible. Les citoyens comprennent son fonctionnement. Par contre, l'individu se sent contraint et gêné par la circulation automobile. Par conséquent, **il s'approprie peu cette place aussi bien mentalement que physiquement.** Elle est encore récente et peu familière. L'appropriation pourra peut-être devenir plus forte ?

Fiche synthèse troisième partie

Conclusion du questionnaire

Il est difficile de généraliser la perception de l'espace public sur un questionnaire passé à 25 personnes. Cependant, il a révélé certains points importants :

- les citoyens sont imprégnés par une culture de la ville. Ils n'en sont pas conscients mais leur citoyenneté est construite par la ville. Ils adhèrent et confirment, par leurs pratiques et leurs représentations, cette culture commune. C'est un **phénomène de conditionnement culturel**.
- **l'espace public matériel ne peut se concevoir indépendamment de son environnement physique et des fonctions qu'il offre**. Il est agencé par rapport au tissu dans lequel il s'insère et aux fonctionnalités auxquelles il répond. L'individu perçoit bien ces deux éléments.
- **un espace public lu, compris aura tendance à être plus fortement approprié par l'homme**. Comme le dit Lynch, *« pouvoir distinguer et lire l'environnement non seulement procure la sécurité mais augmente la profondeur et l'intensité de l'expérience humaine. »*. En effet, le fait de décrypter et comprendre l'espace public permet à l'individu de se sentir plus familier à ce même espace. Par conséquent, il pourra se sentir plus à l'aise donc sera peut être plus susceptible de se l'approprier. Cette hypothèse est à confirmer ou pas dans la conclusion générale.

Il ne faut pas non plus effectuer un contre-sens sur la signification du mot « familier ». Un espace, un lieu qui nous est familier n'est pas forcément approprié. Ici, il se comprend comme un lieu habituel, commun. Une personne peut passer tous les matins sur une place, sans que celle-ci engendre une émotion. Le lieu est alors décor ou support.

CONCLUSION GENERALE

La lisibilité de l'espace public joue t-elle un rôle pour son appropriation ?

Tout au long de notre mémoire de recherche, nous avons vu les difficultés que comportait l'interaction forme urbaine / société et la précaution qu'il fallait prendre pour manier des concepts tels que la lisibilité et l'appropriation.

Le simple fait de constater que la lisibilité d'un espace est une qualité urbanistique provient d'une pensée subjective, car elle n'est pas universelle et dépend d'effets de contexte et d'échelle. Cependant, nous pouvons essayer de comprendre son rapport à la pratique appropriative. Nous achèverons cette réflexion générale, en premier lieu avec les résultats obtenus quant à la lisibilité puis, nous terminerons sur le lien qu'elle a avec l'appropriation.

① Précédemment, nous avons défini des critères de lisibilité pour voir si elle influençait la conscience, la culture des citoyens et leur appropriation de l'espace.

A partir de notre travail de terrain, il semblerait que certains facteurs jouent un rôle dans les pratiques, les perceptions citadines de l'espace public, dans l'apprentissage et la connaissance des lieux :

Ainsi, un espace public **bien délimité et assez fermé** aura tendance à être plus facilement lisible. S'il est trop ouvert, il se confond d'une part avec les formes contiguës qui, elles, font déjà partie d'un autre lieu. D'autre part, un espace trop ouvert et pas suffisamment calé par des bâtiments alentours sera venteux (courants d'air qui s'engouffrent dans cet espace).

Le citadin pour comprendre l'espace a besoin de cerner une forme. Ce qui résulte directement de la remarque précédente.

Par ailleurs, il doit exister **une proportion harmonieuse entre la hauteur procurée par les bâtiments alentours et la surface au sol de la place**. Si le bâti est inexistant, la place paraît vide et lâche (cas de la place d'Arc). Si le bâti semble imposant, celle-ci paraît exiguë (cas de la place de Gaulle). Le citadin doit se sentir à l'aise, en sécurité, ni trop à l'étroit, ni trop perdu dans un vaste espace. Cette proportion harmonieuse devra être évaluée en fonction de chaque lieu.

Un espace public, une place sont des lieux de visibilité et d'accessibilité. Ils doivent être facilement compris dans leur composition spatiale et leur raison d'être. Ils peuvent accueillir une diversité de pratiques, d'usages, une diversité d'aménagements et de fonctions. Cette multitude d'éléments ne doit pas être surdensifiée, sureprésentée. En effet, une

accumulation abusive d'ordonnancements et de fonctionnalités (cas de la place du Martroi) peut rendre l'espace complexe voire annuler ses spécificités et sa cohérence d'ensemble.

Chaque élément doit se comprendre par rapport à l'ensemble du lieu et dans son rapport aux différentes parties.

Il est nécessaire que le concepteur pense à l'harmonie, l'équilibre, l'unicité des lieux selon un **dosage** précis entre les différentes entités qui composent l'espace : formes et fonctions auxquelles s'ajouteront des pratiques, des comportements, des appropriations.

Nous avons vu certains critères, il en existe d'autres : topographie, couleurs...

Nous voulons simplement affirmer que **la lisibilité qui s'applique dans un endroit, à une époque donnée, par et pour une société donnée est valable uniquement et seulement pour ce même lieu.** Cette lisibilité est dépendante d'une **connaissance des lieux et de leur culture.** Elle sera projetée dans l'espace par le concepteur qui lui formalise sa perception des choses. Vision qui dépend de son vécu, de sa sensibilité...

② La façon de rendre compréhensible l'espace public a-t-elle un rapport avec les pratiques appropriatives ?

Pour comprendre notre sujet, nous inverserons le questionnement : **L'appropriation provient-elle de la lisibilité de l'espace public ?**

- L'appropriation peut être définie de la manière suivante : elle est une **intériorisation de l'espace autant physique que sociale.** On s'attribue l'espace public pour soi-même. Il devient en quelque sorte **la propriété de l'individu.** Le citoyen se reconnaît en lui, il représente une partie de sa personne ou de la collectivité à laquelle il appartient, de ses valeurs.

Elle résulte d'un **rapport affectif à la ville.** Cette intériorisation provient de sensations, sentiments éprouvés. Mais, elle n'est pas forcément traduite physiquement. Une personne en parlant de la place Beaubourg peut dire qu'elle l'apprécie pour son aspect esthétique mais ne la fréquente pas car la présence de certaines personnes lui déplaît. Même si cette appropriation n'est pas physique, elle est mentale. Ce qui peut renforcer son écart avec la lisibilité qui, elle se conçoit visuellement.

Dans ce raisonnement, nous nous entendons qu'ici, **la lisibilité de l'espace public ou de la place ne joue pas un rôle pour son appropriation**. En effet, elle est synonyme de l'identification et la compréhension d'un lieu. Or, un lieu, **un territoire peut être approprié, même si la personne ne le comprend pas**. Il provoque des ressentis, des sentiments en référence à l'individu ou à la société. La forme urbaine devient relative et malléable. L'appropriation de l'espace public provient de la lisibilité perçue qui ne correspond pas forcément à la lisibilité procurée. Cependant, il faut nuancer cette affirmation, **la lisibilité peut jouer un rôle pour son appropriation mais il n'y a pas de relation de cause à effet dans ce rapport**. Comme nous l'avons évoqué quelques pages avant, nous pouvons supposer qu'un espace lisible et bien compris aura tendance à être plus facilement approprié. Mais là encore, il n'y a aucune certitude, cela dépend des cas et des circonstances.

Le rapport affectif à la ville n'est parfois pas aussi direct et s'explique par d'autres facteurs extérieurs. Par exemple, la place de Lavapiés à Madrid (sortie de métro) est très fortement appropriée par les gens du quartier et par des personnes extérieures. Ce rapport à la place s'explique à partir d'une raison majeure : Les individus qui vivent dans le quartier habitent pour la plupart dans des logements très petits voire insalubres. Ils éprouvent le besoin de sortir et ne veulent pas s'enfermer chez eux. La place de Lavapiés constitue un endroit propice à la détente.

D'autres facteurs interviennent également dans cette appropriation : la place converge vers plusieurs petites rues lui donnant une certaine intimité. Les individus ont l'impression d'être dans un village. Elle est également propice à l'ouverture et à la multiculturalité où se rencontrent les différents groupes.

L'appropriation n'est pas tributaire seulement de l'espace physique mais également de l'aspect social et culturel. Elle peut se manifester physiquement, ce qui la lie à l'espace matériel.

- Auparavant, nous avons noté que la lisibilité pouvait jouer un rôle pour l'appropriation. Le but de tout aménageur ou penseur de la ville est de procurer un espace lisible qui fonctionne (espace utilisé), compris voire apprécié. Si, en plus, ce dernier veut qu'il soit approprié, il doit avoir les tendances suivantes (elles s'apprécieront tout de même de manière subjective) :

- **équilibre entre la liberté et la contrainte du piéton.** Le piéton doit se sentir guidé et en sécurité dans l'espace public. S'il est trop libre, il peut se sentir perdu. L'espace public sera un néant. Pour Lynch, *« il est dangereux que la forme visible soit trop spécialisée, l'environnement de la perception a besoin d'être un tant soit peu malléable. Mais à l'intérieur de cette vaste trame, il devrait y avoir une certaine plasticité, de riches possibilités de structures et d'indices, de manière à ce que l'observateur individuel puisse bâtir sa propre image communicable, sûre et suffisante, mais également souple, adaptée à ses propres besoins. »*

- l'espace public doit être **multi-fonctionnel** et **accueillir une diversité de pratiques**. Si il est mono-fonctionnel, il pourra ainsi s'adapter à divers usages et être plus souple. Cependant, les différentes fonctions ne doivent pas s'annuler entre elles. Elles doivent permettre aux individus de cohabiter en un même lieu. L'idéal serait que l'espace public se divise en micro-territoires dédiés à une ou plusieurs fonctions particulières afin de ne pas gêner les autres pratiques.

La seule certitude qu'on ait dans ce mémoire est que la lisibilité joue un rôle pour l'utilisation de l'espace public. S'il n'est pas compris ou mal compris, il pourra recueillir des pratiques déviantes et contradictoires à son fondement d'origine. Cela ne veut pas dire qu'un nouvel usage sera mauvais. L'espace public doit être composé de signaux qui permettront aux individus de comprendre le lieu. En ce qui concerne l'appropriation, son rapport à la lisibilité est relatif et dépend de chaque individu.

De toute façon, la réalité spatiale, sociale et culturelle dictera la forme urbaine de l'espace. Forme urbaine et société sont en interaction constante, dans un cercle vicieux. L'une est dominée et l'autre pas, et vice-versa. Ce rapport dépend des **effets de contexte**. Il est alors difficile d'objectiver cette relation car **chaque réalité est spécifique et unique**. Heureusement, car un déterminisme exacerbé de l'un sur l'autre pourrait aboutir à des villes uniformes.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux :

- BAILLY A., La perception de l'espace urbain, Centre de recherche d'urbanisme, 1977, 264 p.
- BARBARAS R., La perception, Optiques, 1994, 79 p.
- BERNY E., Les places publiques centrales : Normativité des aménageurs face à l'appropriation d'espaces par les minorités ethniques, mémoire de recherche CESA, 2001, 92 p.
- BOCHET B., Le rapport affectif à la ville, mémoire de recherche CESA, 2000, 100 p.
- CALENGE C., LUSSAULT B., PAGAND B., Figures de l'urbain, des villes, des banlieues et leurs représentations, Collection Sciences de la ville, 1997, 213 p.
- CHELKOFF, Les mises en vue de l'espace public, Centre de recherche sur l'espace sonore et l'environnement urbain
- CHOAY F., L'urbanisme, Utopies et réalités, Editions du Seuil, 1965
- CHOAY F., MERLIN P., Dictionnaire de l'urbanisme
- DELFANTE C., Villes et urbanisme dans le monde, Editions Masson, 1993, 200 p.
- DERYCKE PH., Penser la ville, théories et modèles, Anthropos, 1996, 335 p.
- DE SABLET M., Des espaces urbains agréables à vivre
- DUVEAU D., La composition urbaine, vers une méthode de production de la forme urbaine, Dea Sciences de la ville, 1994, 65 p.
- GHORRA GOBIN C., Réinventer le sens de la ville : Les espaces publics à l'heure globale, L'Harmattan, 2001, 261 p.
- HABERMAS J., L'espace public, 1992, 324 p.
- HAUMONT N., La ville, agrégations et ségrégations sociales, L'Harmattan, 1996, 219 p.
- HAUMONT N., LEVY JP., La ville éclatée, quartiers et peuplements, L'Harmattan, 1996, 261 p.
- ISAAC J., La ville sans qualités, Editions de l'Aube, 1998, 209 p.
- KRIER L., Architecture : choix ou fatalité

- LAMIZET B., SANSON P., Les langages de la ville, Editions Parenthèses, 1997, 186 p.
- LE CORBUSIER, La charte d'Athènes, Editions de Minuit, 1957, 185 p.
- LEFEBVRE H., La production de l'espace, Anthropos, 1974, 483 p.
- LYNCH K., L'image de la cité, DUNOD, 1998, 221 p.
- MANGIN D., PANERAI P., Projet urbain, Editions Parenthèses, 1999, 185 p.
- MOLES A., ROHMER E., Psychosociologie de l'espace, L'Harmattan, 1998, 158 p.
- NORBERG SCHULTZ C., L'art du lieu, architecture et paysage, permanence et mutations, Le Moniteur, 1996, 311 p.
- PAULET JP., Géographie urbaine, Armand Colin, 2000, 308 p.
- PELLEGRINO P., Figures architecturales, formes urbaines, Anthropos, 1994, 779 p.
- PICON LEFEBVRE V., Les espaces publics modernes, situation et propositions, Le Moniteur, 237 p.
- RONCAYOLO M., La ville et ses territoires, Gallimard, 1997, 280 p.
- RONCAYOLO M., Lectures de villes : formes et temps, Editions Parenthèses, 2002, 383 p.
- SANSOT P., Poétique de la ville, Armand Colin, 1996, 420 p.
- SITTE C., L'art de bâtir les villes, Editions du Seuil, 1996, 188 p.
- VON MEISS P., De la forme au lieu : une introduction à l'étude de l'architecture, Presses Polytechniques Romandes, 1986, 221 p.

